

■ Le dernier film du réalisateur japonais Shohei Imamura, *Pluie Noire* qui nous avait donné il y a quelques années la superbe *Ballade de Narayama* prend enfin l'affiche à Montréal. Un autre magnifique film dans la plus pure tradition classique japonaise, Page C-4.

Montréal, samedi 10 février 1990

Milou en mai, Piccoli en février

Nathalie Petrowski

EN MAI 68, Michel Piccoli avait 42 ans, l'âge des grandes remises en causes. En mai 68, Michel Piccoli aurait pu descendre dans la rue, monter aux barricades, scander des slogans, soulever des pavés et y découvrir la plage. Il aurait aussi pu tout plaquer, quitter femme, enfants, métier, patrie et devenir horticulteur.

Et pourtant en mai 68, Michel Piccoli n'a rien fait de tout cela. En lieu et place, Michel Piccoli qui n'a jamais fait la grève de sa vie en a profité pour travailler davantage et tourner coup sur coup quatre films : *La chamade* avec Alain Cavalier, *La voie lactée* avec Bunuel, *L'état avec Hitchcock* et *Dillinger est mort* avec Marco Ferreri. Comme contre-révolutionnaire, on ne fait pas mieux !

Vingt ans plus tard alors que les utopies qui ont fleuri en mai ne sont souvent plus que des fleurs séchées

soigneusement cachées dans les livres d'images, Michel Piccoli revient à cette époque qui lui a, en quelque sorte, échappé.

Il y revient grâce à Louis Malle et à un film délicieux du nom de *Milou en mai*, Piccoli y tient le rôle de Milou (pour Émile et non pour le chien de Tintin), un grand rêveur devant l'éternel qui vit dans la douce campagne française à l'aube des événements de mai 68. Jusque là tout va bien, Milou n'a aucun problème. Celui qui a décidé d'être heureux parce que le bonheur c'est bon pour la santé, passe ses journées entre les ruches d'abeilles, les nids d'écrevisses et les soins de sa chère mère. L'histoire commence malheureusement avec la mort de cette dernière sur fonds de grondements sociaux. De sa France profonde et campagne envahie par les resquilleurs de la famille qui veulent tout liquider, Milou vivra mai 68 par le truchement de la radio, installée stratégiquement en face du cerceau

de la mère. La fin du règne de la mère serait-il début de la vraie vie ?

Voilà la question que Michel Piccoli est venu poser à Montréal cette semaine. Cette question a d'ailleurs un corollaire : Michel Piccoli est-il le vrai Milou de l'histoire comme le prétendent certains magazines français qui le campent avec ses écrevisses et sa bicyclette et lui font dire en gros titres que Milou c'est bien lui et qu'il faut désormais oublier le séducteur pervers qu'il a si longtemps incarné.

Ce matin pourtant alors que février interdit les bicyclettes et fait geler les écrevisses, le plus célèbre séducteur du cinéma français ne ressemble pas à Milou, ni à Piccoli du reste. Au mieux, on dirait un touriste français égaré à Montréal, en attente d'un vol pour New York ou Chicago.

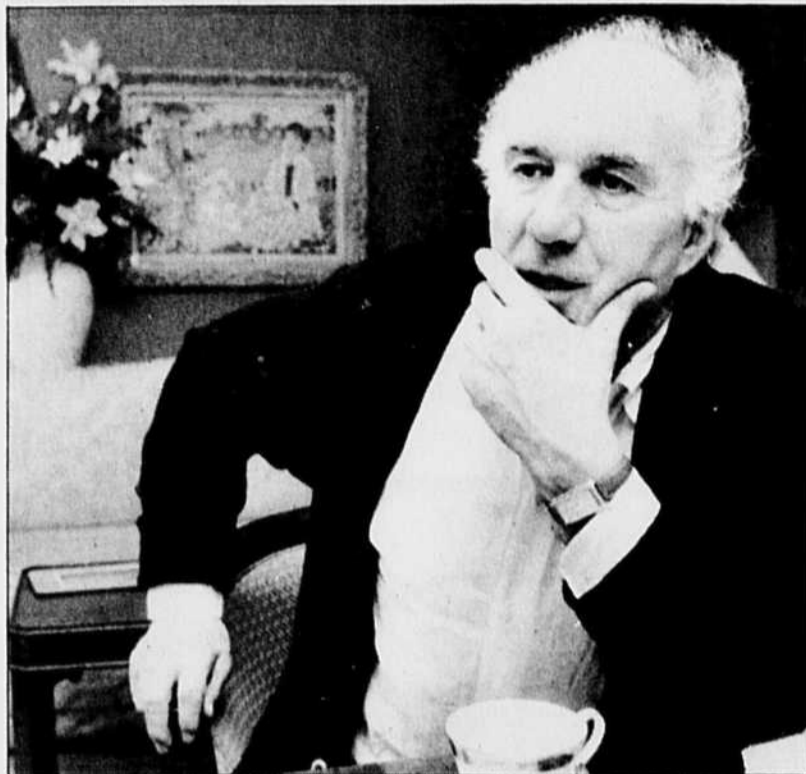
Il est assis devant son troisième thé du matin et porte une veste de laine un peu usée sur un vieux pantalon de velours côtelé. Le visage est

bien le même et pourtant si les traits sont identiques, ils dégagent une sorte d'évanescence vaporeuse qui ne correspond pas à l'image qu'on se fait de Michel Piccoli.

L'acteur est bien là mais c'est un autre qui répond à sa place, peut-être bien le vrai, peut-être le fabriqué, seul un metteur en scène saurait le dire. Chose certaine, l'homme est aimable, courtois, poli, pas prétentieux pour un sou. On lui donnerait le bon Dieu sans confession sinon le Prix Orange pour ses excellents rapports avec les journalistes. Un seul problème : il ne répond pas toujours aux questions ou alors prend de tels détours qu'on se retrouve aux Indes alors qu'on voulait juste aller à Paris.

De lui, il ne dira pas grand-chose sinon qu'il ne travaille pas tant que cela et qu'il profite de la vie. Il dira aussi que son travail est une source de joie et surtout de merveilleux voyages intérieurs.

Voir page C-10 : Piccoli



Michel Piccoli

PHOTO JACQUES GRENIER

Cuny préparait son *Annonce* depuis 30 ans

Robert Lévesque

SA CHEMISE à carreaux, sa carrure, ses cheveux blancs et son grand âge, tout, chez Alain Cuny, correspond dès l'abord à la description d'un vieux maquignon des pays d'en-haut dans un roman de Claude-Henri Grignon.

Tout, sauf sa voix, célèbre, qui va vous saisir lentement d'un son quasi sépulcral, et ses yeux d'artiste inquiet qui jette sur le monde un regard inconscient.

Je lui disais l'avoir vu dans *Phèdre* au Capitole de Québec en 1963 dans une production où Marie Bell mettait trois minutes à apparaître de derrière un rideau (de la main à la traîne), Alain Cuny s'est laissé porter par le plaisir des souvenirs et anecdotes qui étaient une vie d'artiste exceptionnelle, inscrite au coin des petits hasards, des grandes rencontres, des choix difficiles.

Ce Malouin de 82 ans, qui est à Montréal pour tourner des séquences de son premier film (!), dont la période de latence est à coup sûr la plus longue de l'histoire du cinéma (il prépare cette *Annonce faite à Marie* depuis 30 ans), est devenu une vedette par le cinéma qui l'a fait con-

naître du grand public (*Les Visiteurs du soir* en 42, *La Dolce Vita* en 59) beaucoup plus que le théâtre où, pourtant, il a fait une carrière admirable, terminée il y a 16 ans avec une *Danse de mort* de Strindberg qu'il joua avec Maria Casares au Théâtre National Populaire dirigé par Georges Wilson.

« Je ne me sens plus tout à fait à ma place », dit-il du théâtre, « j'ai perdu cette vanité (lorsqu'il prononce « vanité » l'air tremble autour de nous) qui est nécessaire. Je pourrais, bien sûr, jouer Lear (on ne lui fait pas dire !), plusieurs me l'ont demandé, mais je ne sais vraiment pas ce qui m'arriverait si je tentais ainsi le sort... »

Sur cette lancée rétrospective, Alain Cuny dira : « un des plaisirs les plus grands que le théâtre m'ait procuré, c'est la douche que je prenais après une représentation harassante, après *Macbeth*, après *Tête d'Or*, et puis en enfilaient une chemise propre ». Lorsqu'il parle ainsi, évoquant cette relation de sueur qu'a un acteur avec son personnage, ce lavage intrinsèque au fait d'entrer et de patauger dans un rôle avant de s'en extirper et de s'en défaire, Alain Cuny m'apparaît comme un athlète du théâtre.

Alfred Simon, qui vient de publier à Paris un ouvrage sur Cuny, dit de lui qu'il est « une force de la nature par sa silhouette qui rappelle les athlètes de Michel-Ange, le seul grand tragédien français vivant ».

Comme les athlètes, Alain Cuny ne sera jamais satisfait. « J'attends autre chose que ce que j'ai trouvé au théâtre... peut-être aurais-je pu le discerner, déjà, mais je serais brimé s'il n'y avait que cela... Sans doute puis-je dire que réaliser *L'Annonce* est peut-être un premier pas vers cette Terre promise... »

« Je n'ai pas choisi le théâtre », commence-t-il en m'expliquant qu'il a cédé à la force des choses ou concédé à la faiblesse qui est en nous, qui sait, au moment de devenir acteur à l'issue d'une histoire sentimentale.

« J'ai rencontré une Danoise dans la rue, je l'ai abordé; elle allait s'inscrire au cours de Charles Dullin à l'Atelier, et je l'y ai suivi, prêt à tout pour rester près d'elle. Dans la petite salle de l'Atelier, Dullin parlait... à la fin du cours, il s'est tourné vers moi et m'a demandé si j'étais nouveau. Embarrassé, timide, j'ai répondu oui. Tu as une scène ? m'a-t-il demandé. Je n'en avais pas, et il m'a suggéré de préparer une scène de

Domage qu'elle soit une putain de John Ford ».

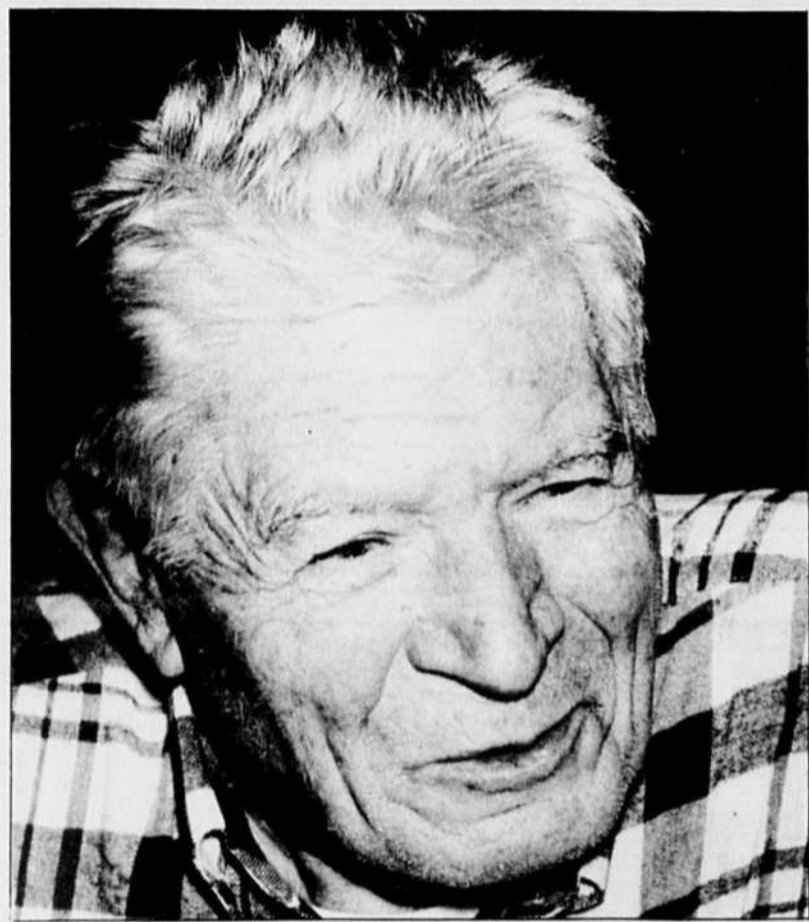
Le lendemain, avec Tuta, sa Danoise, il donnait sa scène. « J'ai compensé mon ignorance totale du théâtre par toutes mes énergies », dit-il. Et Dullin aime, et lui dit cette phrase qu'un acteur traîne sur lui toute sa vie : « tu peux tout espérer ».

Dans ces années d'avant-guerre, pour gagner sa vie, Cuny était « clandestin » dans la salle de garde de l'Asile de femmes de Maison-Blanche où François Dolto était interne. Il faisait ses sous sans permis de travail, en veillant la nuit.

Le théâtre le saisira vraiment pendant la guerre. Il jouera une pièce de Giono en 1941 aux Noctambules (*Le bout de la route*), il sera du fameux *Andromaque* mis en scène par Jean Marais en 44 au théâtre Édouard-VII, et il fera la création de *Morts sans sépulture* de Sartre en 1946, avant de rencontrer le théâtre de Claudel en 1948, alors qu'il sera Pierre de Craon dans *L'Annonce faite à Marie* au théâtre de l'Oeuvre.

« Claudel, pour cette reprise de *L'Annonce*, avait pensé à moi pour le rôle de Jacques Hury, il en avait parlé à Jacques Hébertot, le directeur du théâtre, mais celui-ci avait

Voir page C-10 : Cuny



Alain Cuny

PHOTO JACQUES GRENIER

Rivage à l'abandon ou Médée à Berlin-Est

Alain Pontaut

AU MUSÉE d'Art contemporain de Montréal, l'heure est à l'Allemagne. À peine démontée l'exposition *Blickpunkte* (Points de vue), consacrée aux artistes ouest-allemands, les salles du Musée accueillent les éléments du décor du nouveau spectacle de Gilles Maheu et de Carbone 14, *Rivage à l'abandon*, adaptation d'un poème dramatique en trois tableaux de l'écrivain est-allemand Heiner Müller.

« Je dirais : tragédie lyrique », corrige Pauline Vaillancourt, en me faisant visiter chacune des trois salles où devait être présenté chaque tableau de la trilogie de Müller, *Rivage à l'abandon*, *Médée-Matérialu* et *Paysages avec Argonautes*.

En fait, prenant prétexte du mythe de Médée, de Jason et de la Toison d'Or pour exprimer la réalité contemporaine de la misère et de la trahison en Europe de l'Est, l'action entière se déroulera finalement dans une seule salle, au sol terreux, aux murs couverts de fourneaux en paquets, une salle cernée d'un mur de briques et traversée par un tapis roulant qui amènera autant les interprètes vers la scène que les valises de l'aéroport vers l'exil. Les deux autres

salles présenteront aux spectateurs, avant et après le spectacle, des éléments visuels, liés à l'oeuvre, Mur de Berlin, forêts, accessoires symboliques.

Musicienne et chanteuse de formation classique, Pauline Vaillancourt, soprano lyrique mais aussi comédienne, est présente dans les trois tableaux, mais surtout dans le premier, *Rivage à l'abandon*. Se faisant en quelque sorte l'interprète de l'auteur et du metteur en scène, elle présente les images et les personnages avant de les confier aux acteurs, assurant aussi le côté lyrique de l'ouvrage, comme une dimension ajoutée au jeu théâtral, comme une extension de la voix parlée.

« J'installe, dit-elle, le paysage par le texte. Je mets les personnages en images pour le public car, pour les trois interprètes, il s'agit plus d'images que de rôles. Le chant prolonge l'interprétation, en même temps qu'il est le leitmotiv de cette tragédie lyrique, aussi originale par sa forme que bouleversante par son actualité et sa force. »

Pauline Vaillancourt est née au Saguenay et a reçu sa formation classique au conservatoire de musique de Québec. Elle pratique et aime l'opéra qui est, dit-elle, une seconde peau mais aussi un dilemme, car elle a tout autant la passion du

théâtre, du spectacle de création susceptible « d'ouvrir les cadres de la musique contemporaine ».

Dans cette optique, elle a souvent pris le risque de se « lancer dans le vide, comme interprète, avec des créateurs. » Elle a fondé un ensemble musical, *Gropus 7*, composé de musiciens et d'une chanteuse, elle-même, et utilisant une forme et une présentation très théâtrales.

« J'ai toujours fait du lyrique, explique-t-elle, mais l'inventivité, la création, c'est ce qui m'a toujours le plus passionné. Au tout début de nos carrières, à Gilles Maheu et à moi, nous avions fait un spectacle ensemble, avec *Gropus 7*. Il était mime alors. Ce fut une très belle expérience. Et puis je suis partie pour l'Europe, où je vis depuis huit ans. Gilles et moi, on s'était un peu perdu de vue. Et puis il a pensé à moi comme animatrice lyrique, si l'on veut, de *Rivage à l'abandon* ».

À Paris, et en tournée à travers la France, Pauline Vaillancourt a créé *L'écharpe rouge*, de Georges Pergeys, dans une mise en scène d'Antoine Vitez, le *Copernicus* de Claude Vivier, *Les Mamelles de Tirésias* de Francis Poulenc à l'Opéra de Lille dans des décors de Topor. Elle a participé au Festival Almeida de Londres, avec Pierre Audy, qu'elle a suivi aux États-Unis et qui est main-

tenant directeur de l'Opéra d'Amsterdam, où elle se produira bientôt. Le dernier opéra, créé à Paris et repris à Londres, a été *Undive Comedy*, de Mikail Fenscyc.

Et puis elle a donné, ici comme en Europe, des récitals solo, *La Voix humaine* en particulier, dirigés par Joseph Saint-Gelais, avec qui elle aime travailler parce qu'il est aussi musicien.

« J'ai accepté d'emblée la proposition de Gilles Maheu, dit Pauline Vaillancourt, parce que Heiner Müller, même s'il témoigne plutôt de l'Allemagne dévastée de l'immédiate après-guerre, est un auteur dramatiquement actuel. Il témoigne à un point stratégique, qui est situé à Berlin, à la frontière, qu'il a souvent traversée, de l'Est et de l'Ouest, et qui lui donne une connaissance profonde des deux systèmes et des deux mondes : la misère, la passion trahie, la mort ou l'exil d'un côté, et de l'autre les privilégiés que nous sommes à bien des points de vue, les indifférents gorgés d'informations et de biens et, comme dit Müller, « les voyeurs de la misère du monde. »

« Ce théâtre n'est pas un théâtre facile. Ce n'est pas une action traditionnelle, ce sont des appels au secours. De la façon, terriblement éclairante, dont Gilles Maheu a

Voir page C-10 : Rivage



Pauline Vaillancourt

PHOTO JACQUES GRENIER

L'ANNÉE POLITIQUE AU QUÉBEC
1988-1989
NOUVEAU

Ce livre s'adresse à tous ceux et celles qu'intéresse la politique québécoise. Personnes politiques, fonctionnaires, journalistes, leaders d'opinion et étudiants y trouveront des analyses concises et documentées de l'actualité et des tendances qui ont caractérisé l'année écoulée.

QUÉBEC/AMÉRIQUE - LE DEVOIR

VIENT DE PARAÎTRE - 316 PAGES - 59,95\$

L'INSECTARIUM

DE MONTRÉAL

C'EST L'OUVERTURE!

Dès le 9 février 1990, l'Insectarium de Montréal ouvre ses portes dans un tout nouvel édifice au Jardin botanique de Montréal

Unique en son genre en Amérique, l'Insectarium de Montréal allie le scientifique et le spectaculaire:

- une collection de 300 000 insectes de 120 pays
- des milliers de spécimens à observer
- des centaines d'insectes vivants, dans leur habitat
- un spectacle multimédia à vous couper le souffle
- des jeux interactifs pour découvrir les performances fantastiques de ces créatures étonnantes
- les exploits de ces écologistes pour équilibrer notre environnement

EN VEDETTE

- le scarabée d'or
- le scorpion empereur
- le papillon-feuille
- l'insecte-bâtonnet
- une volière de magnifiques papillons

Vous y apprendrez tout sur le Monarque, le plus grand papillon de chez-nous, symbole de l'Insectarium

PORTES OUVERTES

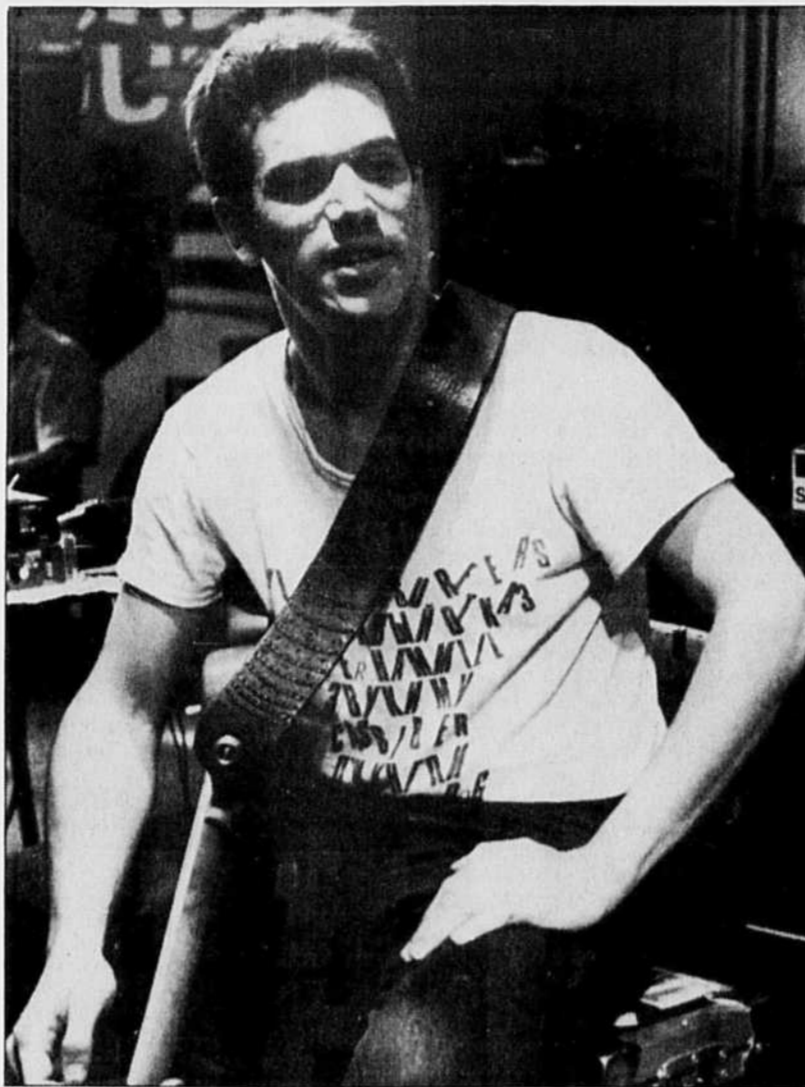
La visite est gratuite entre 9h et 18h, le SAMEDI 10 et le DIMANCHE 11 février 1990. L'Insectarium de Montréal vous ouvre toutes grandes ses portes!

ADRESSE:
4101, rue Sherbrooke Est,
métro Pie-IX
ACCÈS:
par le Jardin botanique
ou le parc Maisonneuve

VIVRE
MONTRÉAL

le cahier du Samedi

René Lussier cherche le son derrière le mot



René Lussier

Serge Truffaut

LA LANGUE. La langue parlée, et non écrite, est le sujet du nouvel album de René Lussier, guitariste et compositeur. La langue de bois et la langue du bitume, la langue de salon et la langue épiciée, la langue claire ou sombre, la langue dans tous ses états, la langue qu'on emploie à toutes les sauces a été mise en notes.

La langue et son enveloppe sonore qu'on a baptisé « Accent » occupe la face 1 et la face 2 de cette production qui s'appelle, à juste titre, *Le trésor de la langue*. Ce trésor a été édité par *Ambiances magnétiques*, l'étiquette des iconoclastes sérieux, soit Lussier, Jean Derome, Jean-Denis Levasseur, Robert Lepage, les musiciennes de *Wondeur Brass* et les musiciens de *L'Apocalypse Bar*.

Ce projet à la fois original et ambitieux, dans le sens le plus noble du terme, Robert Lepage l'a expliqué ainsi, « son procédé — celui de Lussier — consiste à prendre en dictée musicale chaque intervention parlée. Chaque phrase, chaque mot, chaque inflexion sont ainsi transposés en langage musical pour divers instruments. Les mélodies et les motifs ob-

tenus sont ensuite arrangés et orchestrés dans des styles très variés ». On ne peut être plus clair.

Question de méthode, voici maintenant comment les choses se sont déroulées. Il y a deux ans et demi, René Lussier et un de ses complices travaillant dans le milieu cinématographique, soit Claude Beaugrand, sont partis à la chasse aux mots et aux sons. Ils ont loué une auto qu'ils ont baptisée le « *French Spirit* » comme il y eut le *Spirit Of Saint-Louis*, puis ils ont pris la route qui, passant par la rive nord, devait les amener aux archives sonores de l'Université Laval.

Au cours de ce périple de cinq jours, « nous avons ramassé du stock de façon anarchique mais avec soin. Je dirais même avec luxe. Pour plus d'authenticité, pour plus d'intégrité on a espionné en quelque sorte les gens. On leur posait des questions de telle sorte qu'ils ne voient pas le micro. On ne voulait pas qu'ils soient gelés par la technique. En fait, on travaillait comme les réalisateurs du cinéma direct ».

À ces petites phrases dites à haute voix, Lussier a ajouté des « grosses » phrases. Celles de l'Histoire. Celles

qui ont marqué l'Histoire du Québec au cours des 20 dernières années. Soit les phrases politiques des Lévesque et De Gaulle, Trudeau et Chartrand, ainsi que les phrases du FLQ lues par Gaétan Montreuil et l'accent de la reine.

« La crise d'octobre, lorsqu'elle a eu lieu j'avais 12 ans. J'étais encore trop jeune pour être conscient de la portée de ces événements. Ce que les membres du FLQ ont fait à cette époque s'explique. Ça ne se justifie pas, mais ça s'explique. Pour ce qui est du texte, qui fait 15 minutes, j'ai essayé de conserver les moments les plus forts et qui sont encore actuels. Les farces ont pris le bord. D'ailleurs pour tous les textes, j'ai voulu éviter la caricature. J'ai gommé afin de ne pas tomber dans le piège qui aurait consisté à ridiculiser les gens ».

Musicalement, le travail accompli a été fait en étroite collaboration avec le saxophoniste et flûtiste Jean Derome, le guitariste britannique Fred Frith, le contrebassiste Claude Simard, le tromboniste Alain Trudel, alors que Claude Beaugrand était en charge des ambiances magnétiques.

Pendant deux ans et demi, Lussier a donc enregistré des paroles. Ensuite, il a transcrit leur enveloppe musicale sur la portée musicale. Puis, il a fallu arrangé. Il a fallu trouver la note du mot qui correspondait à la note de la clarinette, de la guitare et autres. Un véritable travail de bénédictin.

Le résultat de cette aventure unique dans les annales est étonnant, détonnant. Rien n'a été fait à l'aune de la gratuité. Tout a été fait avec soin. Entendons-nous bien, il ne s'agit pas d'une production qui s'écoute confortablement. Nous sommes à mille lieues du racolage sonore. Nous sommes dans notre propre musique. Celle de chaque instant du jour ou de la nuit. *Le trésor de la langue*, « c'est le contraire de la musique commerciale ». À écouter au moins une fois !

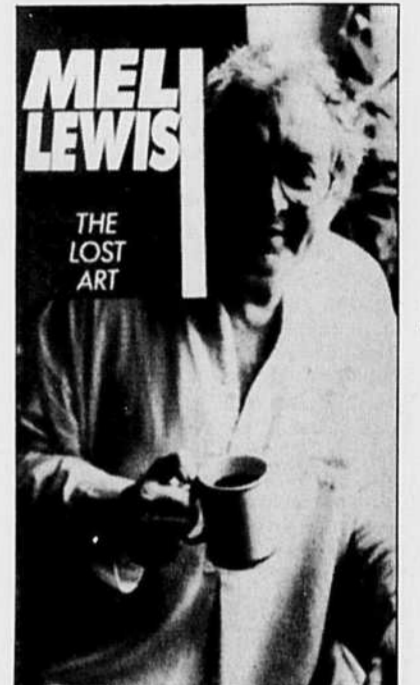
C'est lundi dernier qu'on a appris la mort du batteur Mel Lewis. Le musicien nous avait prévenu, mais on ne s'en était pas rendu compte. En effet, cet homme chaleureux avait enregistré en avril 1989 un album dont le tout dernier morceau s'intitule *Goodbye*.

Pour son dernier tour sonore, cet émule de Shelly Manne avait réuni dans les studios new-yorkais un groupe restreint d'amis. Pour être précis, il s'agissait d'un sextette. Pendant deux journées, Mel Lewis accompagné de Kenny Werner, Dick Oatts, Gary Smulyan, John Mosca, Jim Powell et Dennis Irwin allait coller sur le ruban cette production baptisée... *The Lost Art*. C'est pas beau ça comme titre ! Non ? O.K., on va voir.

1) Un vieux jazzman connu pour être le « boss » d'un big band, rassemble un groupe restreint de « chums ». 2) Ils enregistrent des ori-

ginaux et un classique. Pas n'importe lequel. Un classique écrit par Duke Ellington, le « cheuf » des « boss » de big-bands, qui s'intule *In My Solitude*. 3) Mel Lewis, de son véritable nom Melvin Sokoloff, joue pour l'éternité, et en solitaire, un motif musical de 51 secondes sur sa compagne batterie. 4) Il baptise ce morceau *Goodbye* et l'album *Lost Art*. 5) Il rejoint le big band que dirige le Duke dans l'au-delà. 6) Mel Lewis c'était un sacré bonhomme.

Né en Buffalo en 1929, Lewis débute en tant que batteur de grandes



formations et notamment au sein de celle qu'avait fondée Stan Kenton. Dans les années 50, ce percussionniste reconnu pour sa finesse et son grand sens de la mélodie va participer à un nombre imposant de ces enregistrements qui ont fait de Art Pepper, Hampton Hawes, Chet Baker, Bud Shank, Jimmy Raney, Bob Brookmeyer, Carl Perkins et autres des clochards magnifiques de la « zizique ».

Après quoi il va rejoindre Gerry Mulligan et son fameux *Concert Jazz Band*, le trompettiste Shorty Rogers, puis il va faire une rencontre capitale, celle de Thad Jones. Au milieu de 1964, ces deux inséparables fondent un big band. Pendant pratiquement une vingtaine d'années, ils feront les lundis du Village Vanguard avec des gens comme Pepper Adams, Hank Jones, Rufus Reid, Jon Faddis et bien d'autres de ces musiciens qui ont fait leurs premières marques au sein de cette formation qualifiée fréquemment d'essentielle pour les oreilles du bipède. Maintenant c'est fini. On dira que les enregistrements demeurent, mais...

Le départ de Mel Lewis, c'est le coup de blues des deux premiers mois de l'année.

ORCHESTRE DES JEUNES DU QUÉBEC

AUDITIONS

STAGÉ ÉTÉ 1990, ORFÈDRE

CALVIN SIEB,
CONSEILLER ARTISTIQUE ET PÉDAGOGIQUE

Montréal:
à la Place des Arts, les 20, 21, 22 et 23 février

Québec:
au Grand Théâtre, les 2, 3 et 4 mars

Critères d'admissibilité:

- Être diplômé ou élève avancé en musique
- Être âgé de moins de 30 ans
- Être citoyen canadien ou immigré reçu
- Être établi au Québec depuis au moins 3 mois

Postes disponibles:
ouvert à tous les instruments d'orchestre

Durée:
du 20 mai au 2 septembre

Bourses:
de 1 500 \$ à 3 125 \$ selon le poste occupé et la durée. Les frais de résidence sont à la charge de l'O.J.Q.

INFORMATION ET INSCRIPTION:
Carole Lévesque
Orchestre des Jeunes du Québec
(514) 282-9465

Orchestre Métropolitain

Bell Canada présente

Se rendez-vous d'Agnès
à l'église
Saint-Jean-Baptiste

Agnès Grossmann
chef d'orchestre

Hélène Fortin, soprano
Benoît Boutet, ténor
Claude Corbeil, basse

Le Choeur
de l'Orchestre Métropolitain

JOSEPH HAYDN:
La Création

Lundi, 26 février 1990
20h00

Église Saint-Jean-Baptiste
Angle des rues Rachel et Henri-Julien

QUEBECOR INC. Hydro Québec gms128 Journal Montréal

Billets disponibles au guichet:

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts

Reservations téléphoniques
514 842 2112 Frais de service
Relevance de 13
sur tout billet de plus de 75

ROBERT LALONDE • GASTON LEPAGE • MARIE TIFO • JULIE VINCENT

dans

HA ha!

DE RÉJEAN DUCHARME MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

À L'AFFICHE

Quelques bons billets disponibles du 10 au 17 février SUPPLÉMENTAIRES 20, 21, 22 février 20h

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE
LA PASSION DU SPECTACLE
BILLETTERIE: 861-0563

PHOTO: LESTARABAZZI

tnm

le cahier du **Samedi**

J.S. BACH
Violin Concertos BWV 1041, 1042
Double Concerto BWV 1043
Partita No. 2: Chaconne

YEHUDI MENUHIN
GEORGES ENESCO • PIERRE MONTEUX



CDH 7610182



PHILIPS *Legendary Classics*

GEORGE ENESCO
J.S. BACH
SONATAS AND PARTITAS FOR SOLO VIOLIN



GREAT RECORDINGS OF THE CENTURY

BACH
Sonatas and Partitas
YEHUDI MENUHIN



EMI

L'élève Yehudi Menuhin a eu comme maître George Enesco

Yehudi Menuhin (violin): Bach, *Sonatas* BWV. 1001, 1003, 1005, *Partitas* BWV. 1002, 1004, 1006 pour violon seul. EMI mono CHS 7.63035-2, enregistrements de 1934, 1935 et 1936.

George Enesco (violin): Bach, les *Sonates et Partitas* pour violon seul. Philips 422 298-2, enregistrements de 1948.

Yehudi Menuhin Bach, *Concertos* BWV. 1041 et BWV. 1042, Orchestre Symphonique de Paris, dir. George Enesco; *Double concerto* BWV. 1043 avec Menuhin et Enesco (violin), Orchestre Symphonique de Paris, dir. Pierre Monteux; *Chaconne* de la deuxième *Partita*. EMI CDH 7.61018-2, enregistrements de 1932, 1933, 1934 et 1936.

pointe de regret que Yehudi Menuhin n'est plus le violoniste qu'il a été, la réédition de certains documents discographiques des années 30 nous apporte la preuve des dons exceptionnels d'instrumentiste et de musicien dont le ciel l'a comblé.

Il faut même parler d'un enfant prodige puisque le quatre juin 1932, à Paris, lorsqu'il s'apprête à enregistrer le *Double concerto* de Bach avec son maître vénéré George Enesco, il n'a que 15 ans à peine. Un mois plus tard, à Londres cette fois, il gravera le *Concerto* d'Edward Elgar avec le London Symphony Orchestra sous la direction du compositeur (EMI mono CDH 7.69786-2).

Menuhin joue pour la première fois avec orchestre à San Francisco dès 1923 dans la *Symphonie espagnole* de Lalo. Il a onze ans lorsqu'il fait ses débuts à Paris aux Concerts Lamoureux sous la direction de Paul

Paray. Sa famille l'y a conduit notamment pour étudier avec George Enesco.

Ce musicien Roumain aux talents multiples — n'était-il pas compositeur, pianiste, violoniste, violoncelliste et chef d'orchestre — laissera une profonde impression sur son jeune disciple. Dans son autobiographie (*Éditions du Seuil*) Menuhin raconte ce fait qui montre bien l'envergure du personnage qui parlait couramment huit langues.

Une leçon fut un jour interrompue par l'arrivée inopinée de Maurice Ravel qui avait un urgent besoin de faire lire à Enesco sa *Sonate* pour violon et piano qu'il devait faire entendre à son éditeur le soir même. On en fit donc une première lecture interrompue ici et là par le violoniste qui cherchait quelques précisions auprès du compositeur. L'ayant parcouru une première fois, Enesco of-

frit de la rejouer. Ce qu'il fit sans avoir recours à la partition.

Ses facilités mnémotechniques étaient stupéfiantes. Il pouvait jouer de mémoire le *Tristan* de Wagner en réduisant l'orchestre au piano et en chantant les différents rôles. « Il possédait par cœur, écrit Menuhin, 58 des 60 volumes de l'édition Urtext de Bach qu'il avait reçue en cadeau lorsqu'il était au Conservatoire (l'un des deux volumes manquants n'était d'ailleurs que l'index).

Il connaissait donc fort bien l'oeuvre du Cantor de Leipzig et s'il ne fit pas travailler toutes les sonates et partitas pour violon seul à son protégé ce dernier se souvient encore de lui avoir présenté la célèbre *Chaconne* qu'il jouait avant même d'avoir appris les autres morceaux de la seconde *Partita*. C'est sans doute ce qui explique la présence de cette pièce sur le disque des trois *Concertos*. Il faut voir une sorte d'hommage à son maître. Enesco dirige l'orchestre dans les deux concertos pour un violon. Il joue avec son jeune élève dans le *Double concerto*. Historique, cette gravure nous touche encore aujourd'hui par la chaleur et l'émotion qui s'en dégage.

en accuser la nette supériorité. Un violoniste s'attardera peut-être à chercher ce que le cadet a pu retenir de l'aîné mais il faudra y employer beaucoup d'imagination car les deux versions ne sont pas contemporaines.

Mort à Paris en 1955, Georges Enesco n'était plus très jeune lorsqu'en 1948 il confia son interprétation au microphone. Il avait alors 68 ans et lutta contre la maladie. De plus, il faut savoir que le violon n'a jamais été le souci majeur de sa carrière de musicien. Il considérait que cet instrument qu'il maîtrisait pourtant en virtuose lui volait un temps précieux qu'il aurait préféré consacrer à la composition.

C'est peut-être ce qui explique la qualité plutôt moyenne de son jeu. Une oreille attentive vous dira qu'une intonation trop souvent douteuse rend insupportable l'écoute de cette version. À ce délicat problème de justesse s'ajoute celui d'un rythme parfois boiteux. Il ne reste plus que la construction générale qui demeure indiscutablement intéressante.

Bien sûr remarque-t-on encore une certaine charge d'électricité dans la densité de ses trilles. On peut aussi reconnaître avec le musicologue Marc Pincherle que sa sonorité possède quelque chose de parlant, d'incompréhensiblement triste et d'étrangement poignant.

Carol Bergeron

SI AUJOURD'HUI tout les connaisseurs s'accordent à dire avec une

Le musée de Bucarest garde ses trésors en sécurité

BUCAREST — Un impact de balle a fait un trou de la taille d'une tasse à café dans le célèbre Rembrandt *Aman implorant la pitié d'Esther* du Musée d'Art National de Bucarest mais les dommages subis par les collections sont, dans l'ensemble, limités.

En plein centre de Bucarest, l'édifice néo-classique, ancien palais royal construit à la fin des années 30, au coeur de la zone des combats qui ont jeté bas la dictature de Ceausescu, n'est qu'un vaste chantier bourdonnant d'activité.

Les dégâts sont spectaculaires mais ne touchent pas à la structure même du bâtiment, confirme l'architecte responsable de la restauration.

Les toiles majeures dont s'enorgueillit le Musée, le Rembrandt, mais aussi deux oeuvres maîtresses du Greco, sont en sécurité dans les dépôts, a affirmé le directeur du Musée, M. Théodore Enesco.

Recevant l'AFP dans un bureau spartiate où la seule décoration au mur est un calendrier publicitaire, M. Enesco a démenti avec véhémence les rumeurs selon lesquelles les trésors du Musée avaient été pillés.

« Quelques toiles ont brûlé, d'autres ont été endommagées plus ou moins gravement mais aucune des peintures principales et aucun objet d'art n'a disparu ou n'a été irréparablement endommagé », a-t-il affirmé.

Aucun des autres musées de la capitale ou d'autres villes de Roumanie, souligne M. Enesco, n'a subi de dommage ou n'a été pillé.

Selon l'inventaire communiqué par M. Enesco, 16 peintures appartenant à l'école Roumaine (19e siècle et contemporaine) ont été détruites ainsi que « 9 à 10 autres toiles d'art occidental des 17e et 18e siècles mais sans grande valeur ». Ces toiles se trouvaient dans l'atelier de restauration entièrement ravagé par un incendie.

Dans les salles d'exposition, 17 toiles, notamment de l'art italien du 17e, indique M. Enesco, ont été gravement endommagées mais sont réparables. Parmi elles, des oeuvres de Salvador Rosa, de Luca Giordano. Des représentants de l'art flamand — Franz Snyders et van Hessem — ont également souffert.

Une vingtaine d'autres toiles ont subi des dégâts légers, qui peuvent être restaurés, provoqués par des impacts ou des éraflures de balles, ajoute M. Enesco. Parmi elles, le Rembrandt, qui est l'un des derniers grands tableaux du maître, ainsi qu'un Sisley (*L'Église de Moret*) et un Breughel l'Ancien.

Plusieurs musées, parmi les plus grands, ont proposé leur aide. M. Enesco cite le *Metropolitan* de New York, le *Rex Museum* d'Amsterdam, la Fondation Paul Getty, le Laboratoire de Restauration de Cambridge et le Louvre de Paris. Mais, constate-t-il, rien ne s'est encore concrétisé.

Sa collaboratrice, Mme Dorama Cosovanu, précise que la seule aide reçue à ce jour consiste en une machine à photocopier et un télécopieur envoyés par l'association pour la sauvegarde du Patrimoine artistique et culturel roumain, un organisme privé dont le siège est à Genève.

Plus de 5 milliards \$ pour les salles américaines

LAS VEGAS (AFP) — Les salles de cinéma américaines, bousculées par la télévision et la vidéo, ont terminé la décennie 80 en beauté, enregistrant une recette de 5,03 milliards \$ pour l'année 1989, contre 2,74 milliards \$ en 1980, selon des chiffres publiés cette semaine.

Les menaces qui pèsent sur cette industrie ne se sont toutefois pas dissipées, les salles de cinéma gagnant parfois plus d'argent sur les ventes de maïs soufflé et de boissons gazeuses que sur le billet d'entrée, selon M. Jack Valenti, président de la Fédération des cinémas américains (*Motion Picture Association of America*).

Alors que les prix d'entrée sont en moyenne de 4,44 \$ (aux É.-U.), « il y a une prolifération de cinémas prêts à

laisser entrer le spectateur pour des cacahuètes, histoire de le gaver de popcorn et de Coca-Cola à des prix prohibitifs », a déclaré M. Valenti.

Les ventes à l'intérieur des cinémas génèrent jusqu'à 80 % du bénéfice des opérateurs de salle, mais les producteurs de films étant rémunérés sur les droits d'entrée, cela pose problème, a expliqué M. Valenti.

Les salles de cinéma ont enregistré 1,133 milliard d'entrées en 1989, contre 1,022 en 1980. Les adolescents, qui formaient 42 % des spectateurs au début de la décennie, ne comptaient plus que pour 30 % en 1989. Les plus de 40 ans ont repris le flambeau, passant quant à eux de 13 % à 23 % pendant la même période.

LE BAISER DE LA FEMME ARAIGNÉE de Manuel Puig

Mise en scène Alexandre Hauswarter du 14 février au 17 mars

Pierre Curzi MOLINA

traduction René Dionne assistance à la mise en scène Francine Émond décor et éclairage Jean-Charles Martel costumes Paule-Josée Meunier musique Janitors Animated Inc. Une production du Théâtre de la Manufacture

Alain Zouvi VALENTIN

LA LICORNE 4559, rue Papineau (514) 523-2246

DE RETOUR À MONTRÉAL

DOMINION TEXTILE INC. ESSO

Pour faire suite au **GRAND CAHIER**

LE THÉÂTRE DE LA NOUVELLE LUNE PRÉSENTE

La Preuve

d'après le roman d'Agota Kristof
Adaptation théâtrale de Odette Guimond et Jacques Rossi
Mise en scène de Jacques Rossi
Assisté de Monic Dumaresq

Avec Roch Aubert, Michèle Craig, Michel Daigle, Martin Drainville, Sylvie Dubé, Odette Guimond, Robert Lavoie, Jean Litalien, Luc Morissette, Marie-Josée Picard

Conception musicale de Pierre Moreau
Scénographie de David Gaucher
Costumes de Anne-Marie Tremblay
Accessoires de Éric Aubuchon
Éclairages de Pierre Saint-Amand

Salle Fred-Barry de la Nouvelle Compagnie Théâtrale
15 FÉVRIER - 17 MARS 90 du mardi au samedi 20h30 4353, Ste-Catherine est. 253-8974

QUATRE À QUATRE LES INCONTOURNABLES

LES GRANDS BALLETS CANADIENS

50%

LE SACRE DU PRINTEMPS
KUDEKA
Stravinsky

NA FLORESTA
PREMIÈRE DUATO MONDIALE
Assis Brasil, Matogrosso, Tiso d'après la musique brésilienne de Villa-Lobos

DIVERTIMENTO NO. 13
BALANCHINE
Mozart

ROMANCE
PREMIÈRE KUDEKA MONDIALE
Dvořák

Avec l'Orchestre des Grands Ballets Canadiens

22-23-24 FÉVRIER • 20 H

PDA: 842-2112 • INFO TICKETRON: 288-3651 • COMMANDES TÉLÉTRON: 288-2525
BILLETS: 105-225-305-445 • ÉTUDIANTS ET 3e ÂGE: 225 (PIÈCE D'IDENTITÉ REQUISE À L'ENTRÉE.)

Fédération des salons provinciaux (Directeurs de Montréal et de l'Ontario du Québec)

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts Réervations téléphoniques: 514 842 2112. Frais de service. Rédevance de 15 sur tout billet de plus de 10 \$.

Stella: un film Harlequin

Stella. Un film réalisé par John Erman, avec un scénario écrit par Robert Getchell d'après un roman de Olive Higgins Prouty. Images de Billy Williams. Avec Bette Midler, John Goodman, Trini Alvarado, Stephen Collins, Marsha Mason, etc. (É.-U., 1990) 110 min. Au Loew's.

Robert Lévesque

UN PEU à la manière des *Moineau* et *Pinson*, cette fresque socio-populiste de Georges Dor dont l'accent empêchait Françoise Sagan de dormir, ce film américain de John Erman joue les sets carrés : on y place d'un côté les riches, leur goût, leur raffinement, leur luxe et leur ennui;

et de l'autre les pauvres, leur simplicité, leurs gaffes, mais leur coeur qui est gros comme ça.

Entre les deux, un *no man's land* pour les nuances.

Côté coeur il y a Bette Midler : barmaid à Watertown, elle est la fille la plus sexy en ville d'après son patron alcool, et elle va préférer garder l'enfant que lui a fait un soir un beau brummel du patelin, jeune médecin qui va vite filer (elle n'a pas voulu l'épouser, tant pis pour elle) à New York vers un destin de soie.

Côté fric, il y a ce père enfui, qui vit avec une héritière qui dirige une grande maison d'édition, et qui reviendra voir sa petite fille à l'occasion, chargé de cadeaux, de bisous. Le drame commence lorsque la petite Jenny vivra quelques jours chez les riches, mesurant la distance infranchissable entre le monde de son père et celui de sa mère.

La peinture est si simpliste, dans ce film, que Bette Midler, la barmaid au coeur pur, est pratiquement une Charlotte qui prie Notre-Dame; alors que l'acteur qui joue le père enfui, quoiqu'il soit mentionné dans un dialogue qu'il est médecin, a tout du gigolo le plus intéressé que la 5e Avenue a pu engendrer.

Le roman *Harlequin* a son équivalent à l'écran. Il l'a toujours eu, en fait, depuis les mélodrames du muet où il fallait aller au plus court, depuis le cinéma de papa en France, depuis l'époque du code Hays aux États-



John Goodman et Bette Midler, dans une scène de *Stella*.

Unis où aucun sous-entendu n'était toléré, depuis que le coeur du pauvre l'emporte sur le fric du riche (mais on s'enrichit avec une telle philosophie commerciale !), et seuls ces monstres pervers du cinéma que sont Bunuel, Hitchcock, Godard et autres démons de la lentille dissidente, n'ont jamais trempé dans l'Harlequinisme hypocrite.

Que dire de *Stella*? Rien. Sinon

ceci : j'ai l'impression que si l'on retournait à l'envers ce film, qu'il devenait une tragédie parce que la mère est horrible, atroce, qu'elle veut bloquer les chances de sa fille, qu'elle l'éloigne de son père et de toute possibilité de sortir de sa condition, on atteindrait peut-être au drame... le cinéma serait autre chose qu'un divertissement, mais il faudrait sans doute que ce film in-

versé soit dirigé par autre chose qu'un tâcheron d'Hollywood.

Existe-t-il encore des Alfred Hitchcock? Le cinéma a-t-il perdu à jamais ses foncteurs? Ces cinéastes inquiétants qui pouvaient, depuis notre fauteuil de velours usé, nous transporter ailleurs... c'est-à-dire dans nos propres hantises.

Avec *Stella*, on ne va nulle part, ni sur l'écran ni en nous.

Série de musique de chambre du XIXe siècle parrainée par M. et Mme Michal Hornstein

LE QUATUOR À CORDES MORENCY
Le dimanche 18 février à 14 heures
au Centre Saidye Bronfman

Le programme original d'une soirée musicale du XIXe siècle présentée à Prague en 1939
Commentaires assurés par le musicologue M. Kelly Rice.

Prix des billets: 15 \$ et 12 \$ (étudiants et âge d'or)
Guichet: 739-7944

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

montréal danse

2 SOIRS
SEULEMENT
16-17 FÉVRIER 20h00



DIRECTEUR ARTISTIQUE DANIEL JACKSON
RÉPÉTITRICE GINELLE CHAGNON

DANSEURS: Jean-François Arseneau, Ginette Boutin, Sophie Corriveau, Annik Hamel, Manon Levac, Jean-Pierre Mondor, Jacques Moisan, Luc Ouellette, Sylvain Poirier.

De retour d'une tournée en Hollande et en Allemagne

MONTRÉAL DANSE

Présente 4 nouvelles oeuvres de:

Helène Blackburn • James Kudelka • Daniel Léveillé • Tom Stroud

Billets: 15\$, 18\$, 20\$, 22\$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Pluie Noire: aux limites de la vie et de la mort

Pluie Noire. Un film de Shohei Imamura. Scénario de Toshiro Ishido et Imamura, d'après le roman de Masuji Ibuse. Images de Takashi Kawamura. Avec Yoshiko Tanaka, Kasuo Kitamura, Etsuko Ichihara, Shoichi Ozawa et Keisuke Ishida. (Japon, 1989) 123 min. Au Parisien.

Marcel Jean
collaboration spéciale

PLUIE NOIRE est un film qui se situe à la limite extrême de la vie et de la mort. Un film-frontière, qui se tient debout sur le fil du rasoir, opposant l'espoir et l'affirmation de la vie à la présence souterraine et inéluctable de la mort. La plus récente réalisation du grand Shohei Imamura (qui nous a donné *La Ballade de Narayama*), parle en effet de la vie après la bombe. Une vie qui suit son cours, normalement, mais sur laquelle plane le spectre de la mort.

Le récit commence à Hiroshima, le 6 août 1945. Shigematsu Shizuma, sa femme et leur nièce Yasuko sont alors irradiés mais, par chance, ils parviennent à échapper aux brûlures et au souffle terrible de l'explosion. Quelques années plus tard, ils mènent une vie paisible dans un petit village des environs. Une vie qui serait semblable à celle de millions d'autres Japonais si ce n'était que Yazuko n'est pas mariée. Car, bien qu'on ait tout fait pour cacher son irradiation à la « pluie noire » radioactive, la nouvelle se propage et elle devient, comme tant d'autres, une pestiférée d'Hiroshima.

La vie de la famille de Shigematsu Shizuma est donc faite d'espoir et d'attente. Une attente terrible qui

souligne l'impuissance des personnages face à leur destin, une attente qui détruirait complètement le sens de la vie si ce n'était de la solidarité qui règne entre les survivants et de cette lueur d'espoir qui brille toujours, même à la fin du film, lorsque l'oncle regarde s'éloigner sa nièce malade.

Pour filmer ce grand sujet (tiré d'un roman de Masuji Ibuse), Imamura a laissé de côté l'approche résolument moderne qui caractérise ses films précédents (*Zegen, Co-*

chons et cuirassés) pour se conformer au classicisme des grands maîtres du cinéma japonais, comme Yasujiro Ozu dont Imamura a été l'assistant à deux reprises à la fin des années 50. C'est donc à la chronique familiale que le film emprunte son genre, chronique filmée en un admirable noir et blanc par une caméra économe de ses mouvements.

Sobre (sauf dans sa première partie; le jour de la bombe), transparent, *Pluie noire* devient donc un véritable hommage aux survivants en

plus d'une réflexion profonde et actuelle sur les conséquences d'une guerre nucléaire. La maîtrise totale dont fait preuve Imamura élève ce film au rang des grandes oeuvres du cinéma japonais. Chaque pièce de *Pluie noire* s'imbrique dans les autres pour construire un édifice d'une solidité exemplaire : la musique puissante de Toru Takemitsu, les images admirables de Takashi Kawamura et le jeu d'une justesse exceptionnelle de Kazuo Kitamura et Yoshiko Tanaka.



Une scène de *Pluie Noire*, de Shohei Imamura.

CARBONE 14

RIVAGE À L'ABANDON

textes: HEINER MÜLLER
mise en scène: GILLES MAHEU
musique originale: ALAIN THIBAUT

avec: PAULINE JULIEN
MARTHE TURGEON
PAULINE VAILLANCOURT
et 18 figurants

DÈS MERCREDI
jusqu'au 4 mars

COMPLET
14, 15 ET 17 FÉVRIER

réservations 521-4198
ou **ADMISSION** 522-1245

en coproduction avec
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



LES GRANDS BALLETS CANADIENS



GALA-BÉNÉFICE
INFORMATION: 849-8681

NAUTI

PLUS DE 150 ARTISTES!

CHORÉGRAPHE
25 ANS AVEC LES GRANDS BALLETS CANADIENS

extraits de
SYMPHONIE DE PSAUMES / Stravinsky • QUINTESSANCE / Mahler
PAS D'ÉPOQUE / Percussion • CÉRÉMONIE / Spooky Tooth - Henry
INCOHÉRENCE / Flynn • LIBERTÉ TEMPÉRÉE / Mercure
LE TEMPS APRÈS / Debussy • LA SCOUINE / Tremblay

et la version intégrale de

CARMINA BURANA

musique de Carl Orff

AVEC L'ENSEMBLE VOCAL TUDOR DE MONTRÉAL, DES SOLISTES ET L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS DIRIGÉ PAR ROLF BERTSCH

16-17-22-23-24 MARS • 20 H

PDA: 842-2112 • INFO TICKETRON: 288-3451 • COMMANDES TÉLÉTRON: 288-2525
BILLET: 10\$ - 22\$ - 30\$ - 44\$ • ÉTUDIANTS ET 3e ÂGE: 22\$ (PIÈCE D'IDENTITÉ REQUISE À L'ENTRÉE.)

Hydro-Québec • Holiday Inn • SunLife • Bull
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

LES HEURES DE LA PLACE

Le dimanche
11 février
à 11 h

Fantaisie en noir et blanc

avec Claude Labelle

Gagnant du prix d'Europe 89, ce pianiste a impressionné la critique par la maîtrise de son instrument combinée à une vive sensibilité, faisant de lui un étonnant virtuose.

Animatrice: Myreille Bédard

Une coproduction des Jeunes musiciens du Canada et de la Société de la Place des Arts de Montréal grâce à une subvention du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

SOMA ET BRIOCHES
Billet: 3 \$
Brioches et café en sus

Piano noble
Salle Wilfrid-Pelletier

Place des Arts
Renseignements: 285-4253
Réservations: 842-2112

Trois étudiants chez Duplessis

France Lafuste

SURPRENANTE aventure que celle de ces trois étudiants de Montréal qui, le 8 mars 1958, prirent le train pour Québec, avec dans leur cartable un mémoire sur l'accès à l'université à remettre en mains propres au premier ministre de l'époque, Maurice Duplessis.

Ces étudiants en droit, réservés mais bigrement déterminés, ces porte-parole de quelque 22 000 étudiants en grève, s'appelaient Bruno Meloche, Francine Laurendeau (celle-là même qui collabore aux pages cinéma au DEVOIR) et Jean-Pierre Goyer.

Pendant trois mois, ils camperont devant le Parlement, hanteront les corridors, s'installeront dans l'antichambre. En vain. Jamais « Le père de la nation » ne leur accordera audience.

L'histoire des trois dormirait encore dans les archives, si Jean-Claude Labrecque n'était pas tombé sur trois *scrapbooks* religieusement constitués à partir de coupures de journaux de l'époque. Dans l'esprit des gens, le souvenir est vague. Pourtant, les « Trois petits » défrayeront bel et bien la chronique en ce printemps 58.

Pourquoi ne pas remonter le fil de l'histoire et demander à ses protagonistes de reprendre le train pour Québec 30 ans plus tard ? Pourquoi ne pas profiter de ce pèlerinage pour recueillir des souvenirs ? La tentative dépassera les espérances de Jean-Claude Labrecque : « Au fil des commentaires, s'est dessiné un juste

portrait de la fin de l'époque duplessiste et du début de la Révolution tranquille. »

Pour ce cinéaste qui a toujours cherché à graver sur pellicule des moments importants de l'histoire du Québec, l'aventure des trois est un chaînon manquant. Inutile d'essayer de la trouver dans les livres d'histoire ou de socio-politique. Et pourtant, dit-il, en reprenant quelques éléments de l'analyse de l'ancien journaliste du DEVOIR Guy Lamarque, également du voyage, ces trois jeunes gens ont fait ressortir, par leur jeunesse et leur persévérance, le fondement d'une politique foncièrement paternaliste.

Il ne faudrait pas se méprendre. Ni rancune, ni esprit de revanche n'habitent ce retour aux sources. Quand les trois rencontrent enfin Monsieur Tourigny, chef de cabinet à l'époque, l'émotion sera grande et la déference de mise.

En 30 ans, de l'eau a coulé sous les ponts. Qui plus est, Jean-Claude Labrecque ne fait pas profession de cinéaste polémiste mais plutôt de portraitiste qui s'attache à ramasser les faits et les idées comme des artefacts.

« Dans une autre vie, j'ai dû être archéologue », se plaît-il à dire tout en reconnaissant l'influence du cinéaste Paul Vézina « l'un des plus grands cinéastes et des plus grands peintres du Québec. » « Mon intérêt pour l'histoire du Québec a grandi avec lui, à l'époque où il m'enseignait les rudiments de la caméra. »

L'histoire du Québec, Jean-Claude Labrecque l'a mise en scène dans ses

longs métrages et surtout dans *Les Vautours* où il a décrit l'atmosphère étouffante d'une société sur le déclin, dans *L'Affaire Coffin* et dans *Les Années de rêve* que venaient clore la crise d'Octobre. Mais aussi dans ses documentaires, *Nuit de la poésie*, *Visite du général de Gaulle au Québec* ou dans un poignant témoignage de la poétesse Marie Uguay.

« Dans *L'histoire des trois*, il y a certains passages qui rappellent tellement certains plans des *Vautours* que le héros Louis Pelletier aurait très bien pu croiser les trois étudiants. Car, ils avaient à peu près les mêmes exigences. » Quant à Jean-Claude Labrecque, il aurait pu lui aussi les rencontrer avant son départ pour Montréal et l'ONF en 1959.

« Quand j'étais jeune, mon grand rêve, c'était d'aller travailler pour le Service de la cinématographie de Québec. Pendant un an, chaque semaine, j'allais voir Monsieur Duplessis avec le vague espoir d'obtenir un poste. »

Filmer l'histoire du Québec donc. Obstinément. Voilà bien la profession de foi de Jean-Claude Labrecque, dont l'action de son prochain film *Le Fou du prince* se situe dans un pensionnat du Québec en 1948. « C'est normal chez moi. Mais c'est aussi peut-être parce que nous sommes un peuple sans archives et que l'avenir d'un peuple dépend de la façon dont on lui raconte son histoire. »

Avec *L'histoire des trois*, il renoue avec le documentaire abandonné en 1980 avec *Marie Uguay*. « C'est plus



Le cinéaste Jean-Claude Labrecque.

PHOTO JACQUES GRENIER

facile d'y revenir quand on a fait un peu de fiction entretemps. Quant je fais du documentaire, je m'adapte à la personne que j'ai devant moi. Je l'ai fait avec cette jeune poète quelques heures avant sa mort, j'ai continué avec chacun de mes trois mousquetaires (en fait, ils étaient quatre). Chacun a sa version et ses

souvenirs. » J'essaie d'être très près des gens. Et, j'arrive tellement à les connaître que je suis capable de prévoir leurs gestes à la minute près. En fait, je provoque mais en même temps, je m'adapte et m'efface. Finalement, ce sont eux qui dirigent mes films. »

Quand il fait son itinéraire à rebours, il y a bien sûr *60 Cycles*, compte rendu du tour cycliste du Saint-Laurent réalisé en 1965. « Au début, je me suis intéressé au côté physique, le sport était présent dans beaucoup de mes films. C'est graduellement que je me suis mis à écouter. *L'histoire des trois* est à cet égard un joyeux mariage des deux

approches. »

Petit hic : Que les documentaires ne soient que peu ou pas diffusés par les télévisions privées et d'État qui les boudent. « Idéalement, elles devraient ouvrir un créneau de deux heures par mois. Parce qu'il y a un public, plus nombreux qu'on le croit, et que l'ONF est une place extraordinaire pour en produire. »

En attendant, il croise les doigts en espérant que Radio-Canada diffusera *L'histoire des trois* en mars prochain. « Juste en même temps que la grève à peu près certaine des étudiants mécontents. Parce qu'au fond, 30 ans plus tard, l'histoire et les discours se répètent. »

Milou en mai: Louis Malle n'est pas Bunuel

Milou en mai. Un film de Louis Malle. Scénario de Jean-Claude Carrière et Louis Malle. Images de Renato Bertia. Avec Michel Piccoli, Miou-Miou, Michel Duchaussoy, Dominique Blanc, Harriet Walter, Bruno Carrette, François Berleand, Martine Gautier et Paulette Dubost. (France, 1989) 108 min.

Marcel Jean

LUIS BUNUEL est mort, à l'hôpital anglais de Mexico, le 29 juillet 1983. Il laissait notamment dans le deuil un scénariste, Jean-Claude Carrière, qui avait collaboré avec lui à six reprises, dont au *Journal d'une femme de chambre* et au *Fantôme de la liberté*. En 1986, Carrière signait, pour Nagisa Oshima, un scénario dans le plus pur esprit de Bunuel. C'était ce-

lui de *Max mon amour*, l'histoire d'un amour difficile entre une femme et un singe.

Si j'insiste sur les antécédents de Carrière pour parler de *Milou en mai*, c'est que le scénario du plus récent film de Louis Malle installe un climat beaucoup plus proche de Bunuel que de l'univers du réalisateur d'*Au revoir les enfants*. En effet, même s'il ne s'agit pas de la première collaboration entre Carrière et Malle (ils avaient travaillé ensemble à *Viva Maria* et au *Voleur*), on ressent que la potentialité du scénario de *Milou en mai* est considérablement réduite par la mise en scène qui ramène tout à une sorte de premier degré de la comédie française.

Pourtant, *Milou en mai* avait tout ce qu'il fallait pour devenir une œuvre drôlement subversive. D'abord l'histoire : celle d'une famille bourgeoise réunie à la campagne, en plein mois de mai 68 (alors que se profile le fantôme de la liberté), pour enterrer la grand-mère et se disputer l'héritage (qui fait office d'obscur objet du désir).

Ensuite, une foule de petits détails significatifs qui auraient dû élever le film au rang du sacrilège : un homme qui regarde les cuisses de sa petite fille pendant que celle-ci tapote les joues de la morte, le même bonhomme qui veut sauter la bonne devant le corps de sa mère, un chat noir qui ne cesse de rôder autour du cadavre, une lesbienne qui enchaîne

sa petite amie à la tête de son lit, etc. Mais, Louis Malle n'a jamais le doigté qu'il faudrait pour mettre à profit ces éléments et créer un atmosphère qui fasse ressortir le dérisoire de tout ce cirque qui se termine par une fuite à travers bois (car on craint l'arrivée des terribles communistes). Dommage, parce que tout au long du film plane l'ombre de Bunuel, lui qui, avec son sens stupéfiant de la mise en scène, aurait su insister juste assez pour montrer au grand jour le charme discret de la bourgeoisie.

Le demi-éché de film repose ici sur une série de choix esthétiques, motivés par une conception naturaliste de la mise en scène qui se traduit, notamment, dans le jeu des comédiens. En effet, aucune distance n'est jamais perceptible dans le travail des acteurs qui ramènent le film au stade de la psychologie traditionnelle, alors que l'essentiel du propos est ailleurs (dans cette bourgeoisie prisonnière de ses valeurs et qui laisse paraître son ridicule et sa vacuité, aveuglée qu'elle est par le mirage des changements qui s'annoncent).

Dès lors, ce qui aurait pu prolonger l'esprit corrosif de Bunuel se limite à être une comédie française typique, avec ses bons mots, un peu de gauloiserie, ses chassés-croisés et sa bonne humeur champêtre. On est malheureusement plus proches de *Déjeuner sur l'herbe* que de *Viridiana*.

Ce que sont les hippies devenus

Flashback. Un film de Franco Amurri. Scénario de David Loughery. Images de Stefan Czapsky. Avec Dennis Hopper, Kiefer Sutherland, Carol Kane, Cliff de Young, Paul Doolley et Richard Masur. (États-Unis, 1990) 108 min. Au Palace.

Marcel Jean

AVEZ-VOUS déjà pensé que l'orthodontiste qui, l'an dernier, vous a soulagé de 5000 \$ pour mettre des broches dans la bouche de votre fille de 13 ans, était peut-être un ancien hippie qui a passé la fin des années 60 à faire de la poterie dans les Cantons de l'Est ?

Avez-vous déjà réalisé que le jeune cambiste de 26 ans qui, après vous avoir servi une râclé au tennis, vous a raconté qu'il venait de s'acheter un condo de 300 000 \$ au Sanctuaire Mont-Royal, était probablement un des enfants qui couraient tout nus dans la plaine de Woodstock en août 1969 ? Vous n'y avez jamais songé ? Pourtant...

Flashback, le premier film américain de Franco Amurri, montre ce que sont aujourd'hui les hippies devenus. Pour ce faire, le film raconte l'histoire de John Buckner, un jeune agent du FBI chargé d'escorter de San Francisco à Spokane un activiste chevelu arrêté après 20 ans de fuite. Le film se résume donc à la confrontation entre deux mondes, celui des jeunes conservateurs et celui des vieux révolutionnaires qui sentent encore le patchouli.

Il y aurait eu, avec de telles prémisses, matière à une intéressante réflexion sur l'Amérique. D'autant plus, d'ailleurs, que le hippisme est le corollaire du Viêt-Nam qui est, on le sait, le « seul » sujet du cinéma américain depuis quelques années. Malheureusement, Franco Amurri et son scénariste David Loughery (*Star Trek V*) n'ont su donner au film la substance qu'on aurait espéré y trouver.

Reste donc une banale comédie à l'américaine destinée aux nostalgiques des *sixties*, avec des situations prévisibles et des dialogues d'une faiblesse consternante débités par le jeune Kiefer Sutherland et par Dennis Hopper, le souillon de service d'Hollywood.

De plus, fait étonnant dans un film hollywoodien, la photographie, signée Stefan Czapsky (*The Thin Blue Line*) est d'un amateurisme rare : les éclairages sont faux et embarrassants, les transparences épouvantables, etc. Si l'on ajoute à cela le pathos de quelques extraits super 8 in-

sérés au milieu du film, on peut croire que ça va pleurer dans les BMW des anciens du *flower power*.

Il y a une réplique dans *Flashback* qui décrit bien les intentions du film. C'est celle où Dennis Hopper prévoit que les années 60 seront aux années 90 ce que les années 50 ont été aux années 80. On veut donc être les premiers à miser sur la prochaine mode, en attendant la réédition complétée de Jefferson Airplane en disques compacts. Le problème, c'est qu'il est peut-être encore trop tôt.

FAMOUS PLAYERS

ASKA FILM DISTRIBUTION présente

MON XX^e SIÈCLE

« Beau et déroutant. Le film possède des instants de pure brillance. »
— *Piero Lemus*, JOURNAL DE MONTRÉAL

« Un film tout de séduction, d'inventivité et de poésie. »
— *Première*

« Un film qui renverse les mythologies, mêle l'amour, le romanesque, le merveilleux, l'aventure, avec un brio qui vous tient constamment sous le charme. »
— *LE MONDE*

« Un grand film... Mon XX^e siècle traverse le monde et le temps des inventions, hymne poétique à la communication qui, en passant de 1899 à 1900, fait un détour par les étoiles. »
— *Frederic Smitas*, CARRIÈRES DU CINÉMA

Maintenant à l'affiche!

un film de ILDIKÓ ENYEDI
avec DOROTHA SEGDA et OLEG JANKOWSKI
directeur de la photographie TIBOR MATHE

Version originale avec sous-titre français

Le PARISIEN 121-30-2145-5100-7-15-9-30

LES TROIS MONTRETS DE MICHELE TREMBLÉ
OU PROMENADE DANS L'IMAGINAIRE D'UN ÉCRIVAIN

SUR VHS EN LIBRAIRIE CRÉPUSCULE VIDEO

EN NOMINATION POUR 7 CÉSARS

DIDIER FARRÉ PRÉSENTE UN FILM DE ERIC ROCHANT

UN MONDE SANS PITIE

DISTRIBUTION ACTION FILM

"10 + ...s'il y a jamais eu un film important, poignant et passionnant, c'est ROMERO. ...brutal, magnifique et inspirant... à voir absolument..."

— Gary Franklin, ABC-TV

« Un film émouvant, parfois choquant. »
— Huguette Roberge, LA PRESSE

« Un film d'une émotion percutante... Raul Julia livre une performance exceptionnellement touchante... aussi troublante que THE KILLING FIELDS... »
— NEW YORK DAILY NEWS

« Une fois de plus, Julia prouve à quel point il possède toute la maîtrise de son art. »
— Franco Nuovo, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« Raul Julia s'est glissé dans la peau de Mgr Romero, livrant une performance remarquable. »
— Robert Lévesque, LE DEVOIR

RAUL JULIA ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

RAUL JULIA

ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

3^e SEM. MALOFILM DISTRIBUTION

EN VERSION FRANÇAISE

ÉGYPTIEN VERSION ORIGINALE ANGLAISE

CARREFOUR LAVAL **ASTRE**

1455 RUE PEEL 843-3112 2330 AVE. DES LAURENTIDES 688-3684 9480 LACORDAIRE 327-5001

La rencontre de deux êtres oubliés par l'amour et unis par la passion...

« Un film à voir. »
— Huguette Roberge, LA PRESSE

« Jeremy Irons et Fanny Ardant réussissent à nous transporter au cœur de leur univers... »
— Franco Nuovo, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

FANNY ARDANT JEREMY IRONS

Un film de JEAN-JACQUES ANDRIEN

AUSTRALIA

SÉLECTION OFFICIELLE BIENNALE DE VENISE 1989

TCHÉKY KARYO AGNES SORAL DANIELLE LITTLETON HELENE SURGERE PATRICK BAUCHAU Scénario et dialogues JEAN GRUAILL JACQUES AUDIARD et JEAN-JACQUES ANDRIEN Musique composée et dirigée par NICOLA PIVOVAR Directeur de la photographie YORGOS ARVANITIS

Radio Québec

EN VERSION FRANÇAISE

COMPLEXE DES JARDINS **VERSION ANGLAISE**

4^e SEM. BASILAIRE 1 288-3141

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITÉ

Stella: un film Harlequin

Stella. Un film réalisé par John Erman, avec un scénario écrit par Robert Getchell d'après un roman de Olive Higgins Prouty. Images de Billy Williams. Avec Bette Midler, John Goodman, Trini Alvarado, Stephen Collins, Marsha Mason, etc. (É.-U., 1990) 110 min. Au Loew's.

Robert Lévesque

UN PEU à la manière des *Moineau* et *Pinson*, cette fresque socio-populiste de Georges Dor dont l'accent empêchait Françoise Sagan de dormir, ce film américain de John Erman joue les sets carrés : on y place d'un côté les riches, leur goût, leur raffinement, leur luxe et leur ennui;

et de l'autre les pauvres, leur simplicité, leurs gaffes, mais leur coeur qui est gros comme ça.

Entre les deux, un *no man's land* pour les nuances.

Côté coeur il y a Bette Midler : barmaid à Watertown, elle est la fille la plus sexy en ville d'après son patron alcool, et elle va préférer garder l'enfant que lui a fait un soir un beau brummel du patelin, jeune médecin qui va vite filer (elle n'a pas voulu l'épouser, tant pis pour elle) à New York vers un destin de soie.

Côté fric, il y a ce père enfui, qui vit avec une héritière qui dirige une grande maison d'édition, et qui reviendra voir sa petite fille à l'occasion, chargé de cadeaux, de bisous. Le drame commence lorsque la petite Jenny vivra quelques jours chez les riches, mesurant la distance infranchissable entre le monde de son père et celui de sa mère.

La peinture est si simpliste, dans ce film, que Bette Midler, la barmaid au coeur pur, est pratiquement une Charlotte qui prie Notre-Dame; alors que l'acteur qui joue le père enfui, quoiqu'il soit mentionné dans un dialogue qu'il est médecin, a tout du gigolo le plus intéressé que la 5e Avenue a pu engendrer.

Le roman *Harlequin* a son équivalent à l'écran. Il l'a toujours eu, en fait, depuis les mélodrames du muet où il fallait aller au plus court, depuis le cinéma de papa en France, depuis l'époque du code Hays aux États-



John Goodman et Bette Midler, dans une scène de *Stella*.

Unis où aucun sous-entendu n'était toléré, depuis que le coeur du pauvre l'emporte sur le fric du riche (mais on s'enrichit avec une telle philosophie commerciale !), et seuls ces monstres pervers du cinéma que sont Bunuel, Hitchcock, Godard et autres démons de la lentille dissidente, n'ont jamais trempé dans l'Harlequinisme hypocrite.

Que dire de *Stella* ? Rien. Sinon

ceci : j'ai l'impression que si l'on retournait à l'envers ce film, qu'il devenait une tragédie parce que la mère est horrible, atroce, qu'elle veut bloquer les chances de sa fille, qu'elle l'éloigne de son père et de toute possibilité de sortir de sa condition, on atteindrait peut-être au drame... le cinéma serait autre chose qu'un divertissement, mais il faudrait sans doute que ce film in-

versé soit dirigé par autre chose qu'un tacheron d'Hollywood.

Existe-t-il encore des Alfred Hitchcock ? Le cinéma a-t-il perdu à jamais ses fonceurs ? Ces cinéastes inquiétants qui pouvaient, depuis notre fauteuil de velours usé, nous transporter ailleurs... c'est-à-dire dans nos propres hantises.

Avec *Stella*, on ne va nulle part, ni sur l'écran ni en nous.

Série de musique de chambre du XIXe siècle parrainée par M. et Mme Michal Hornstein

LE QUATUOR À CORDES MORENCY
Le dimanche 18 février à 14 heures
au Centre Saidye Bronfman

Le programme original d'une soirée musicale du XIXe siècle présentée à Prague en 1939
Commentaires assurés par le musicologue M. Kelly Rice.

Prix des billets: 15 \$ et 12 \$ (étudiants et âge d'or)
Guichet: 739-7944

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

montréal danse

2 SOIRS
SEULEMENT
16-17 FÉVRIER 20h00



DIRECTEUR ARTISTIQUE DANIEL JACKSON
RÉPÉTITRICE GINELLE CHAGNON

DANSEURS: Jean-François Arseneau, Ginette Boutin, Sophie Corriveau, Annik Hamel, Manon Levac, Jean-Pierre Mondor, Jacques Moisan, Luc Ouellette, Sylvain Poirier.

De retour d'une tournée en Hollande et en Allemagne

MONTREAL DANSE

Présente 4 nouvelles oeuvres de:

Helene Blackburn • James Kudelka • Daniel Léveillé • Tom Stroud

Billets: 15\$, 18\$, 20\$, 22\$

Théâtre Maisonneuve
Place des Arts
Réservations téléphoniques:
514 842 2112. Frais de service.

EN VENTE CHEZ
ADMISSION
(514) 522-1245

Pluie Noire: aux limites de la vie et de la mort

Pluie Noire. Un film de Shohei Imamura. Scénario de Toshiro Ishido et Imamura, d'après le roman de Masuji Ibuse. Images de Takashi Kawamata. Avec Yoshiko Tanaka, Kasuo Kitamura, Etsuko Ichihara, Shoichi Ozawa et Keisuke Ishida. (Japon, 1989) 123 min. Au Parisien.

Marcel Jean
collaboration spéciale

PLUIE NOIRE est un film qui se situe à la limite extrême de la vie et de la mort. Un film-frontière, qui se tient debout sur le fil du rasoir, opposant l'espoir et l'affirmation de la vie à la présence souterraine et inéluctable de la mort. La plus récente réalisation du grand Shohei Imamura (qui nous a donné *La Ballade de Narayama*), parle en effet de la vie après la bombe. Une vie qui suit son cours, normalement, mais sur laquelle plane le spectre de la mort.

Le récit commence à Hiroshima, le 6 août 1945. Shigematsu Shizuma, sa femme et leur nièce Yasuko sont alors irradiés mais, par chance, ils parviennent à échapper aux brûlures et au souffle terrible de l'explosion. Quelques années plus tard, ils mènent une vie paisible dans un petit village des environs. Une vie qui serait semblable à celle de millions d'autres Japonais si ce n'était que Yazuko n'est pas mariée. Car, bien qu'on ait tout fait pour cacher son irradiation à la « pluie noire » radioactive, la nouvelle se propage et elle devient, comme tant d'autres, une pestiférée d'Hiroshima.

La vie de la famille de Shigematsu Shizuma est donc faite d'espoir et d'attente. Une attente terrible qui

souligne l'impuissance des personnages face à leur destin, une attente qui détruirait complètement le sens de la vie si ce n'était de la solidarité qui règne entre les survivants et de cette lueur d'espoir qui brille toujours, même à la fin du film, lorsque l'oncle regarde s'éloigner sa nièce malade.

Pour filmer ce grand sujet (tiré d'un roman de Masuji Ibuse), Imamura a laissé de côté l'approche résolument moderne qui caractérise ses films précédents (*Zegen*, *Co-*

chons et cuirassés) pour se conformer au classicisme des grands maîtres du cinéma japonais, comme Yasujiro Ozu dont Imamura a été l'assistant à deux reprises à la fin des années 50. C'est donc à la chronique familiale que le film emprunte son genre, chronique filmée en un admirable noir et blanc par une caméra économe de ses mouvements.

Sobre (sauf dans sa première partie; le jour de la bombe), transparent, *Pluie noire* devient donc un véritable hommage aux survivants en

plus d'une réflexion profonde et actuelle sur les conséquences d'une guerre nucléaire. La maîtrise totale dont fait preuve Imamura élève ce film au rang des grandes oeuvres du cinéma japonais. Chaque pièce de *Pluie noire* s'imbrique dans les autres pour construire un édifice d'une solidité exemplaire : la musique puissante de Toru Takemitsu, les images admirables de Takashi Kawamata et le jeu d'une justesse exceptionnelle de Kazuo Kitamura et Yoshiko Tanaka.



Une scène de *Pluie Noire*, de Shohei Imamura.

LES GRANDS BALLETS CANADIENS



HOMMAGE A FERNAND

NAULT

GALA-BÉNÉFICE
INFORMATION:
849-8681

PLUS DE
150
ARTISTES!

CHORÉGRAPHE

25 ANS AVEC LES GRANDS BALLETS CANADIENS

extraits de
SYMPHONIE DE PSAUMES / Stravinsky • QUINTESSENCE / Mahler
PAS D'ÉPOQUE / Percussion • CÉRÉMONIE / Spooky Tooth - Henry
INCOHÉRENCE / Flynn • LIBERTÉ TEMPÉRÉE / Mercure
LE TEMPS APRÈS / Debussy • LA SCOUINE / Tremblay

et la version intégrale de

CARMINA BURANA

musique de Carl Orff

AVEC L'ENSEMBLE VOCAL TUDOR DE MONTRÉAL, DES SOLISTES ET L'ORCHESTRE DES GRANDS BALLETS CANADIENS DIRIGÉ PAR ROIF BERTSCH

16-17-22-23-24 MARS • 20 H

POA: 842-2112 • INFO TICKETRON: 288-3651 • COMMANDES TÉLÉTRON: 288-2525
BILLETS: 105 - 225 - 305 - 445 • ÉTUDIANTS ET 3e ÂGE: 225 (PIÈCE D'IDENTITÉ REQUISE À L'ENTRÉE)

Hydro-Québec • Holiday Inn • SunLife • Bull
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts

LES HEURES DE LA PLACE

Le dimanche
11 février
à 11 h

**Fantaisie en
noir et blanc**

avec **Claude Labelle**

Gagnant du prix d'Europe 89, ce pianiste a impressionné la critique par la maîtrise de son instrument combinée à une vive sensibilité, faisant de lui un étonnant virtuose.

Animatrice: **Myrille Bédard**

Une coproduction des Jeunes musiciens du Canada et de la Société de la Place des Arts de Montréal grâce à une subvention du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal.

SOM ET BRIOCHES
Billet: 3 \$
Brioches et café en sus

Piano noble
Salle Wilfrid-Pelletier
Place des Arts
Renseignements: 285-4253
Réservations: 842-2112

CARBONE 14

RIVAGE À L'ABANDON

textes: HEINER MÜLLER
mise en scène: GILLES MAHEU
musique originale: ALAIN THIBAUT

avec: PAULINE JULIEN
MARTHE TURGEON
PAULINE VAILLANCOURT
et 18 figurants

DÈS MERCREDI
jusqu'au 4 mars

COMPLET
14, 15 ET 17 FÉVRIER

réservations 521-4198
ou **ADMISSION** 522-1245

en coproduction avec
MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL



Trois étudiants chez Duplessis

France Lafuste

SURPRENANTE aventure que celle de ces trois étudiants de Montréal qui, le 8 mars 1958, prirent le train pour Québec, avec dans leur cartable un mémoire sur l'accès à l'université à remettre en mains propres au premier ministre de l'époque, Maurice Duplessis.

Ces étudiants en droit, réservés mais bigrement déterminés, ces porte-parole de quelque 22 000 étudiants en grève, s'appelaient Bruno Meloche, Francine Laurendeau (celle-là même qui collabore aux pages cinéma au DEVOIR) et Jean-Pierre Goyer.

Pendant trois mois, ils camperont devant le Parlement, hanteront les corridors, s'installeront dans l'antichambre. En vain. Jamais « Le père de la nation » ne leur accordera audience.

L'histoire des trois dormirait encore dans les archives, si Jean-Claude Labrecque n'était pas tombé sur trois *scrapbooks* religieusement constitués à partir de coupures de journaux de l'époque. Dans l'esprit des gens, le souvenir est vague. Pourtant, les « Trois petits » défrayeront bel et bien la chronique en ce printemps 58.

Pourquoi ne pas remonter le fil de l'histoire et demander à ses protagonistes de reprendre le train pour Québec 30 ans plus tard ? Pourquoi ne pas profiter de ce pèlerinage pour recueillir des souvenirs ? La tentative dépassera les espérances de Jean-Claude Labrecque : « Au fil des commentaires, s'est dessiné un juste

portrait de la fin de l'époque duplessiste et du début de la Révolution tranquille. »

Pour ce cinéaste qui a toujours cherché à graver sur pellicule des moments importants de l'histoire du Québec, l'aventure des trois est un chaînon manquant. Inutile d'essayer de la trouver dans les livres d'histoire ou de socio-politique. Et pourtant, dit-il, en reprenant quelques éléments de l'analyse de l'ancien journaliste du DEVOIR Guy Lamarque, également du voyage, ces trois jeunes gens ont fait ressortir, par leur jeunesse et leur persévérance, le fondement d'une politique foncièrement paternaliste.

Il ne faudrait pas se méprendre. Ni rancune, ni esprit de revanche n'habitent ce retour aux sources. Quand les trois rencontrent enfin Monsieur Tourigny, chef de cabinet à l'époque, l'émotion sera grande et la déference de mise.

En 30 ans, de l'eau a coulé sous les ponts. Qui plus est, Jean-Claude Labrecque ne fait pas profession de cinéaste polémiste mais plutôt de portraitiste qui s'attache à ramasser les faits et les idées comme des artefacts.

« Dans une autre vie, j'ai dû être archéologue », se plaît-il à dire tout en reconnaissant l'influence du cinéaste Paul Vézina « l'un des plus grands cinéastes et des plus grands peintres du Québec. » « Mon intérêt pour l'histoire du Québec a grandi avec lui, à l'époque où il m'enseignait les rudiments de la caméra. »

L'histoire du Québec, Jean-Claude Labrecque l'a mise en scène dans ses

longs métrages et surtout dans *Les Vautours* où il a décrit l'atmosphère étouffante d'une société sur le déclin, dans *L'Affaire Coffin* et dans *Les Années de rêve* que venaient clore la crise d'Octobre. Mais aussi dans ses documentaires, *Nuit de la poésie*, *Visite du général de Gaulle au Québec* ou dans un poignant témoignage de la poétesse Marie Uguay.

« Dans *L'histoire des trois*, il y a certains passages qui rappellent tellement certains plans des *Vautours* que le héros Louis Pelletier aurait très bien pu croiser les trois étudiants. Car, ils avaient à peu près les mêmes exigences. » Quant à Jean-Claude Labrecque, il aurait pu lui aussi les rencontrer avant son départ pour Montréal et l'ONF en 1959.

« Quand j'étais jeune, mon grand rêve, c'était d'aller travailler pour le Service de la cinématographie de Québec. Pendant un an, chaque semaine, j'allais voir Monsieur Duplessis avec le vague espoir d'obtenir un poste. »

Filmer l'histoire du Québec donc. Obstinément. Voilà bien la profession de foi de Jean-Claude Labrecque, dont l'action de son prochain film *Le Fou du prince* se situe dans un pensionnat du Québec en 1948. « C'est normal chez moi. Mais c'est aussi peut-être parce que nous sommes un peuple sans archives et que l'avenir d'un peuple dépend de la façon dont on lui raconte son histoire. »

Avec *L'histoire des trois*, il renoue avec le documentaire abandonné en 1980 avec *Marie Uguay*. « C'est plus



Le cinéaste Jean-Claude Labrecque.

PHOTO JACQUES GRENIER

facile d'y revenir quand on a fait un peu de fiction entretemps. Quant je fais du documentaire, je m'adapte à la personne que j'ai devant moi. Je l'ai fait avec cette jeune poète quelques heures avant sa mort, j'ai continué avec chacun de mes trois mousquetaires (en fait, ils étaient quatre). Chacun a sa version et ses

souvenirs. » J'essaie d'être très près des gens. Et, j'arrive tellement à le connaître que je suis capable de prévoir leurs gestes à la minute près. En fait, je provoque mais en même temps, je m'adapte et m'efface. Finalement, ce sont eux qui dirigent mes films. »

Quant il fait son itinéraire à rebours, il y a bien sûr *60 Cycles*, compte rendu du tour cycliste du Saint-Laurent réalisé en 1965. « Au début, je me suis intéressé au côté physique, le sport était présent dans beaucoup de mes films. C'est graduellement que je me suis mis à écouter. *L'histoire des trois* est à cet égard un joyeux mariage des deux

approches. »

Petit hic : Que les documentaires ne soient que peu ou pas diffusés par les télévisions privées et d'État qui les boudent. « Idéalement, elles devraient ouvrir un créneau de deux heures par mois. Parce qu'il y a un public, plus nombreux qu'on le croit, et que l'ONF est une place extraordinaire pour en produire. »

En attendant, il croise les doigts en espérant que Radio-Canada diffusera *L'histoire des trois* en mars prochain. « Juste en même temps que la grève à peu près certaine des étudiants mécontents. Parce qu'au fond, 30 ans plus tard, l'histoire et les discours se répètent. »

Milou en mai: Louis Malle n'est pas Bunuel

Milou en mai. Un film de Louis Malle. Scénario de Jean-Claude Carrière et Louis Malle. Images de Renato Berta. Avec Michel Piccoli, Miou-Miou, Michel Duchaussoy, Dominique Blanc, Harriet Walter, Bruno Carrette, François Berleand, Martine Gautier et Paulette Dubost. (France, 1989) 108 min.

Marcel Jean

LUIS BUNUEL est mort, à l'hôpital anglais de Mexico, le 29 juillet 1983. Il laissait notamment dans le deuil un scénariste, Jean-Claude Carrière, qui avait collaboré avec lui à six reprises, dont au *Journal d'une femme de chambre* et au *Fantôme de la liberté*. En 1986, Carrière signait, pour Nagisa Oshima, un scénario dans le plus pur esprit de Bunuel. C'était ce-

lui de *Max mon amour*, l'histoire d'un amour difficile entre une femme et un singe.

Si j'insiste sur les antécédents de Carrière pour parler de *Milou en mai*, c'est que le scénario du plus récent film de Louis Malle installe un climat beaucoup plus proche de Bunuel que de l'univers du réalisateur d'*Au revoir les enfants*. En effet, même s'il ne s'agit pas de la première collaboration entre Carrière et Malle (ils avaient travaillé ensemble à *Viva Maria* et au *Voleur*), on ressent que la potentialité du scénario de *Milou en mai* est considérablement réduite par la mise en scène qui ramène tout à une sorte de premier degré de la comédie française.

Pourtant, *Milou en mai* avait tout ce qu'il fallait pour devenir une œuvre drôlement subversive. D'abord l'histoire : celle d'une famille bourgeoise réunie à la campagne, en plein mois de mai 68 (alors que se profile le fantôme de la liberté), pour enterrer la grand-mère et se disputer l'héritage (qui fait office d'obscur objet du désir).

Ensuite, une foule de petits détails significatifs qui auraient dû élever le film au rang du sacrilège : un homme qui regarde les cuisses de sa petite fille pendant que celle-ci tapote les joues de la morte, le même bonhomme qui veut sauter la bonne devant le corps de sa mère, un chat noir qui ne cesse de rôder autour du cadavre, une lesbienne qui enchaîne

sa petite amie à la tête de son lit, etc.

Mais, Louis Malle n'a jamais le doigté qu'il faudrait pour mettre à profit ces éléments et créer un atmosphère qui fasse ressortir le dérisoire de tout ce cirque qui se termine par une fuite à travers bois (car on craint l'arrivée des terribles communistes). Dommage, parce que tout au long du film plane l'ombre de Bunuel, lui qui, avec son sens stupéfiant de la mise en scène, aurait su insister juste assez pour montrer au grand jour le charme discret de la bourgeoisie.

Le demi-éché de film repose ici sur une série de choix esthétiques, motivés par une conception naturaliste de la mise en scène qui se traduit, notamment, dans le jeu des comédiens. En effet, aucune distance n'est jamais perceptible dans le travail des acteurs qui ramènent le film au stade de la psychologie traditionnelle, alors que l'essentiel du propos est ailleurs (dans cette bourgeoisie prisonnière de ses valeurs et qui laisse paraître son ridicule et sa vacuité, aveuglée qu'elle est par le mirage des changements qui s'annoncent).

Dès lors, ce qui aurait pu prolonger l'esprit corrosif de Bunuel se limite à être une comédie française typique, avec ses bons mots, un peu de gauloiserie, ses chassés-croisés et sa bonne humeur champêtre. On est malheureusement plus proches de *Déjeuner sur l'herbe* que de *Viridiana*.

Ce que sont les hippies devenus

Flashback. Un film de Franco Amurri. Scénario de David Loughery. Images de Stefan Czapsky. Avec Dennis Hopper, Kiefer Sutherland, Carol Kane, Cliff de Young, Paul Dooley et Richard Masur. (États-Unis, 1990) 108 min. Au Palace.

Marcel Jean

AVEZ-VOUS déjà pensé que l'orthodontiste qui, l'an dernier, vous a soulagé de 5000 \$ pour mettre des broches dans la bouche de votre fille de 13 ans, était peut-être un ancien hippie qui a passé la fin des années 60 à faire de la poterie dans les Cantons de l'Est ?

Avez-vous déjà réalisé que le jeune cambiste de 26 ans qui, après vous avoir servi une râclé au tennis, vous a raconté qu'il venait de s'acheter un condo de 300 000 \$ au Sanctuaire Mont-Royal, était probablement l'un des enfants qui couraient tout nus dans la plaine de Woodstock en août 1969 ? Vous n'y avez jamais songé ? Pourtant...

Flashback, le premier film américain de Franco Amurri, montre ce que sont aujourd'hui les hippies devenus. Pour ce faire, le film raconte l'histoire de John Buckner, un jeune agent du FBI chargé d'escorter de San Francisco à Spokane un activiste chevelu arrêté après 20 ans de fuite. Le film se résume donc à la confrontation entre deux mondes, celui des jeunes conservateurs et celui des vieux révolutionnaires qui sentent encore le patchouli.

Il y aurait eu, avec de telles prémisses, matière à une intéressante réflexion sur l'Amérique. D'autant plus, d'ailleurs, que le hippisme est le corollaire du Viêt-Nam qui est, on le sait, le « seul » sujet du cinéma américain depuis quelques années. Malheureusement, Franco Amurri et son scénariste David Loughery (*Star Trek V*) n'ont su donner au film la substance qu'on aurait espéré y trouver.

Reste donc une banale comédie à l'américaine destinée aux nostalgiques des *sixties*, avec des situations prévisibles et des dialogues d'une faiblesse consternante débités par le jeune Kiefer Sutherland et par Dennis Hopper, le souillon de service d'Hollywood.

De plus, fait étonnant dans un film hollywoodien, la photographie, signée Stefan Czapsky (*The Thin Blue Line*) est d'un amateurisme rare : les éclairages sont faux et embarrassants, les transparences épouvantables, etc. Si l'on ajoute à cela le pathos de quelques extraits super 8 in-

sérés au milieu du film, on peut croire que ça va pleurer dans les BMW des anciens du *flower power*.

Il y a une réplique dans *Flashback* qui décrit bien les intentions du film. C'est celle où Dennis Hopper prévoit que les années 60 seront aux années 90 ce que les années 50 ont été aux années 80. On veut donc être les premiers à miser sur la prochaine mode, en attendant la réédition complète de Jefferson Airplane en disques compacts. Le problème, c'est qu'il est peut-être encore trop tôt.

FAMOUS PLAYERS

ASKA FILM DISTRIBUTION

CAMERA DOR

Cannes '89

MON XX^e SIÈCLE

14 ans

« Beau et déroutant. Le film possède des instants de pure brillance. »
— *Peter Lemus*, JOURNAL DE MONTRÉAL

« Un film tout de séduction, d'inventivité et de poésie. »
— PREMIÈRE

« Un film qui reverse les mythologies, mêle l'humour, le romanesque, le merveilleux, l'aventure, avec un brio qui vous tient constamment sous le charme. »
— LE MONDE

« Un grand film... Mon XX^e siècle traverse le monde et le temps des inventions, hymne poétique à la communication qui, en passant de 1899 à 1900, fait un détour par les étoiles. »
— *Frédéric Stribos*, CARNET DU CINÉMA

Maintenant à l'affiche!

un film de ILDIKŐ ENYEDI
avec DOROTHA SEGDA et OLEG JANKOWSKI
directeur de la photographie TIBOR MATHE

Version originale avec sous-titre français

Le PARISIEN 12:30-2:45-5:00-7:15-9:30

UN FILM DE ANCHER MOREAU

LES TROIS MONTREUX DE MICHE TREMBLAY

OU PROMENADE DANS L'IMAGINAIRE D'UN ÉCRIVAIN

SUR VHS EN LIBRAIRIE

CRÉPUSCULE VIDEO

EN NOMINATION POUR 7 CÉSARS

DIDIER FARRÉ PRÉSENTE Le film de ERIC ROCHANT

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE VENISE 89

PRIX LOUIS DELLUC 89

UN MONDE SANS PITIE

DISTRIBUTION ACTION FILM

« 10+ ...s'il y a jamais eu un film important, poignant et passionnant, c'est ROMERO. ...brutal, magnifique et inspirant... à voir absolument... »
— Gary Franklin, ABC-TV

« Un film émouvant, parfois choquant. »
— Huguette Roberge, LA PRESSE

« Un film d'une émotion percutante... Raul Julia livre une performance exceptionnellement touchante... aussi troublant que THE KILLING FIELDS... »
— NEW YORK DAILY NEWS

« Une fois de plus, Julia prouve à quel point il possède toute la maîtrise de son art. »
— FRANCO NUOVO, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

« Raul Julia s'est glissé dans la peau de Mgr Romero, livrant une performance remarquable. »
— Robert Lévesque, LE DEVOIR

RAUL JULIA ROMERO

UN FILM D'UNE TERRIBLE ACTUALITÉ

3^e SEM. MALOFILM DISTRIBUTION

EN VERSION FRANÇAISE

ÉGYPTIEN VERSION ORIGINALE ANGLAISE

1455 RUE PÉEL 843-3112

EN VERSION FRANÇAISE

CARREFOUR LAVAL ASTRE

2330 AUT. DES LAURENTIDES 688-3684 9480 LACORDAIRE 327-5001

La rencontre de deux êtres oubliés par l'amour et unis par la passion...

« Un film à voir. »
— Huguette Roberge, LA PRESSE

« Jeremy Irons et Fanny Ardant réussissent à nous transporter au cœur de leur univers... »
— Franco Nuovo, LE JOURNAL DE MONTRÉAL

FANNY ARDANT JEREMY IRONS

Un film de JEAN-JACQUES ANDRIEN

AUSTRALIA

SÉLECTION OFFICIELLE BIENNALE DE VENISE 1989

TCHÉKY KARYO AGNES SORAL DANIELLE LITTLETON HELENE SURGERE PATRICK BAUCHAU Scénario et dialogues JEAN GRUAULT JACQUES AUDIARD et JEAN-JACQUES ANDRIEN Musique composée et dirigée par NICOLA PIVOVAR Directeur de la photographie YORGOS ARVANITIS

EN VERSION FRANÇAISE

COMPLEXE DESJARDINS

4^e SEM. VERSION ANGLAISE

CENTRE-VILLE 2001 UNIVERSITÉ

BASILAIRE 1 288-3141

CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

ASTRE I: (327-5001) — *Tango et cash* sam. dim. 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 30, sem. 7 h, 9 h 10

ASTRE II: — *Born* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h

ASTRE III: — *Retour au 4th of July* 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 45

ASTRE IV: — *War of the Roses* sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 10 h, sem. 7 h, 9 h 50

ASTRE V: — *War of the Roses* sam. dim. 12 h, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30, sem. 7 h, 9 h 30

BERRI I: (288-2115) — *Ripoux contre Ripoux* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40

BERRI II: — *Valmont* 1 h, 3 h 45, 7 h, 9 h 30

BERRI III: — *Tango et cash* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 9 h 45

BERRI IV: — *Retour vers le futur* no 2 1 h, 3 h 15, 5 h 30, 7 h 45, 9 h 50

BERRI V: — *Cinéma paradiso* 1 h 30, 4 h, 7 h, 9 h 30

BOONAVENTURE I: (861-2725) — *Born on the 4th of July* sam. et dim. 7 h, 9 h 45, dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 45

BOONAVENTURE II: — *Back to the Future no 2* sam. et sem. 7 h 15, 9 h 30, dim. 2 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 30

BROSSARD I: (465-5906) — *La guerre des roses* sam. dim. 2 h, 4 h 25, 7 h, 9 h 25, sem. 7 h, 9 h 25

BROSSARD II: — *Ripoux contre Ripoux* sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40, sem. 7 h 10, 9 h 30

BROSSARD III: — *Tango et cash* sam. dim. 1 h 45, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 30, sem. 7 h 10, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL 1: (688-3684) — *Shocker* sam. dim. 1 h 50, 4 h 10, 7 h 30, 9 h 50, sem. 7 h, 9 h 20

CARREFOUR LAVAL 2: — *War of the Roses* sam. dim. 1 h 35, 4 h 20, 7 h, 9 h 15, sem. 7 h, 9 h 15

CARREFOUR LAVAL 3: — *La guerre des roses* sam. dim. 1 h 45, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 30, sem. 7 h 10, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL 4: — *Romero* sam. dim. 2 h, 4 h 35, 7 h 15, 9 h 30, sem. 7 h 15, 9 h 30

CARREFOUR LAVAL 5: — *Born on the 4th of July* sam. dim. 1 h 05, 4 h 05, 7 h 05, 9 h 05, sem. 7 h 05, 9 h 45

CARREFOUR LAVAL 6: — *Tango et cash* sam. dim. 1 h 55, 4 h 30, 7 h 05, 9 h 25, sem. 7 h 05, 9 h 25

sem. 7 h 05, 9 h 25

CINÉMA ÉGYPTIEN I: 1455 Peel, MtL — *Born on the 4th of July* 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 45

CINÉMA ÉGYPTIEN 2: — *Bandini* angl. 1 h, 3 h, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 30

CINÉMA ÉGYPTIEN 3: — *Romero* 2 h, 4 h 30, 7 h 15, 9 h 35

CINÉMA JEAN-TALON: MtL — *L'ours* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h — *Le Party* 7 h 15, 9 h 15

CINÉMA OMÉGA 1: — *De quel je me méfie* ven. 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15, 7 h 30, 9 h 30, lun. au jeu. 8 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 30, lun. au jeu. 8 h

CINÉMA PARALLÈLE: 3682 boul. St-Laurent, MtL (843-6001) — *Sam. dim. Le sida au féminin* 19 h, 21 h

CINÉMA PARIS: MtL (875-7284) — *Distant Voices, Still Lives* 15 h 30, 19 h 30 — *Erik the Viking* 17 h 30, 21 h 30

CINÉMA POINTE-CLAIRE 1: 6361 Trans-Canada — *Ennemis à l'Love Story* sem. 7 h, 9 h 30, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 30

CINÉMA POINTE-CLAIRE 2: — *Back to the Future no 2* sam. dim. 2 h 30, 4 h 45, 7 h, 9 h 20, sem. 7 h, 9 h 20

CINÉMA POINTE-CLAIRE 3: — *Tremors* sam. dim. 1 h 05, 3 h 05, 5 h 05, 7 h 05, 9 h 05, sem. 7 h 05, 9 h 05

CINÉMA POINTE-CLAIRE 4: — *War of the Roses* sam. dim. 1 h 40, 4 h 20, 7 h 20, 9 h 40, sem. 7 h 20, 9 h 40

CINÉMA POINTE-CLAIRE 5: — *Born on the 4th of July* sam. dim. 1 h, 4 h, 7 h, 9 h 50, sem. 7 h, 9 h 50

CINÉMA POINTE-CLAIRE 6: — *Ski Patrol* sam. dim. 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 10, sem. 7 h 10, 9 h 10

CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE: (842-9768) — *Les rendez-vous du cinéma québécois* jusqu'à 10 h 15 — *dim. Michel Simon ou l'innocence du diable Le vieil homme et l'enfant* 15 h — *Vernisat* 18 h 35 — *Robinson in Laguna Malcol* 20 h 35

CINÉMA V: 1: 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Driving Miss Daisy* 7 h 15, 9 h 35, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 35

CINÉMA W-2: — *Music Box* 6 h 45, 9 h 30

dim. 12 h 30, 2 h 40, 5 h, 7 h, 9 h 10

LAVAL V: — *Le Party* 7 h 10, 9 h 30, sam. dim. 12 h 20, 2 h 30, 4 h 50, 7 h 10, 9 h 30

LAVAL 2000 I: (687-5207) — *Retour vers le futur no 2* sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 05, sem. 7 h, 9 h 05

LAVAL 2000 2: — *Cruising Bar* sam. dim. 1 h 30, 3 h 25, 5 h 15, 7 h 25, 9 h 20, sem. 7 h, 9 h 20

LOEWS I: (861-7437) — *Stella* 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 20, 9 h 40 sam. dern. spect. 11 h 50

LOEWS II: — *Loose Cannons* 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 30

LOEWS III: — *Driving Miss Daisy* 1 h 15, 3 h 20, 5 h 20, 7 h 25, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 35

LOEWS IV: — *Glory* 12 h 50, 3 h 30, 6 h 20, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 45

LOEWS V: — *Steel Magnolias* 9 h 10 sam. dern. spect. 11 h 30 — *Look Who's Talking* 1 h, 3 h, 5 h, 7 h 05

OUIMETSCOPE: (525-8600) — *Sam. salle 1: Un été d'orange* 19 h — *Achik Kerib* 21 h — *Salle 2: La vie et rien d'autre* 19 h 15 — *Cruising Bar* 21 h 45 — *Salle 3: Los Olvidados* 19 h 30 — *La casanova de Fellini* 21 h 30 — *Salle 4: La petite poupée* 16 h — *Une tragédie dans le style rock* 19 h — *Un été d'orange* 21 h — *Salle 5: Rencontres avec des hommes remarquables* 14 h 15 — *La nuit de Varennes* 16 h 15 — *Cruising Bar* 19 h — *La vie et rien d'autre* 21 h 15 — *Salle 3: Los Olvidados* 19 h 30 — *La casanova de Fellini* 21 h 30

PALACE 1: — *Hard to Kill* 12 h, 2 h 15, 4 h 30, 7 h 30, 9 h 30 sam. dern. spect. 11 h 55

PALACE II: — *Internal Affairs* 1 h 10, 3 h 50, 6 h 30, 9 h 30, sam. dern. spect. 11 h 35

PALACE III: — *Little Mermaid* 1 h 05, 3 h 05 — *Tango and Cash* 4 h 50, 7 h 15, 9 h 50 sam. dern. spect. 11 h 50

PALACE IV: — *Music Box* 1 h, 3 h, 5 h, 6 h 35, 9 h 10 sam. dern. spect. 11 h 40

PALACE V: — *Roger and Me* 1 h 05, 3 h 15, 5 h 25, 7 h 35, 9 h 45, sam. dern. spect. 11 h 55

PALACE VI: — *Flashback* 1 h 30, 4 h 10, 6 h 50, 9 h 20 sam. dern. spect. 11 h 45

PARADIS I: (354-3110) — *La guerre des roses* sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 15, 9 h 30, sem. 7 h, 9 h 30

PARADIS II: — *Tango et cash* sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h, sem. 7 h 15, 9 h 20

PARADIS III: — *Retour vers le futur no 2* sam. dim. 1 h, 3 h 05, 5 h 10, 7 h 15, 9 h 20, sem. 7 h, 9 h

PARIS I: (866-3856) — *La petite sirène* 1 h 30, 3 h — *Monsieur Hire* 5 h 15, 7 h 20, 9 h 20

EXPOSITIONS

Ateliers et galeries

ENCADREMENT IDÉE: 235 St-Paul O., Montréal (288-5820) — Oeuvres d'artistes canadiens et américains — Également affiches, encadrement, lamination

ESPACE GLOCK: 914 est Mont-Royal, Montréal (524-9504) — « Slobek: Le Salon d'Or » Istvan Kantor (Monty Cantini) du 2 au 28 fév.

EXPRESSION CENTRE D'EXPOSITION DE ST-HYACINTHE: 405 rue St-Simon, St-Hyacinthe (773-4209) — Oeuvres d'Angèle Verret, pastelle et médias mixtes, du 28 janv. au 14 fév.

FORT CHAMBLAY: Salie Albani, Chambly (658-1585) — Exposition traitant de l'histoire du Fort Chamblay sous le régime français — « Pierres sur pierres » exposition photographique réalisée par Jacques Pleau, du 1er fév. au 15 avril, du mer. au dim. 10h à 17h.

GALERIE ACTION: 190 rue Laurier, St-Jean-sur-Richelieu — Peintures et dessins de Denis Gobout, du 7 fév. au 4 mars, lun. au ven. de 13h à 21h, sam. dim. de 13h à 17h.

GALERIE D'ART L'ARISTOCRATE: 1500 Alwater, Montréal (935-8030) — Peintures de H. Boisvert, M. Brazeau, M. Favreau, G.E. Gingras, J.P. Lapointe, A. Richardson, A. Rousseau et C.D. Valais

GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTEPETIT: 945 chemin Chambly, Longueuil (679-2630) — Événement Rive-Nord, Christiane Bailargon, Carla White Side, Pierre Leblanc, Denis Chartrand, Jean-Pierre Harvey, Karen Trask, Johanne Rossy, du 9 fév. au 1er mars

GALERIE D'ART CONCORDIA: 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Peintures victorienne The Beaverbrook Art Gallery, du 18 janv. au 24 fév.

GALERIE L'ART FRANÇAIS: 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

GALERIE D'ART DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC: Québec — Exposition « Réflexions », J.P. Arsenault, J. Cardinal, P. Poulin, C. Martineau, G. O'Connell, du 24 janv. au 11 fév., tous les jours de 12h à 17h et les soirs de spectacle

GALERIE D'ART ALAIN LACAZE: 129/131 St-Paul, Québec (418-692-4381) — Huiles, aquarelles et estampes d'Alain Lacaze, en permanence

GALERIE D'ART LAVALIN: 1100 ouest René-Lévesque, Montréal — Biennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec, du 19 janv. au 18 mars, mar. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE D'ART MONIQUE SALVAILL: 120 J.A. Préfontaine, St-Adolphe-d'Howard (819-327-2311) — Oeuvres de P. Beaulieu, Lucienne Domingue, Paul Souliakis, Anatole Golod, Maurice Desgraz, André Lesieur, Jeanne Bourret et autres, les sam. et dim. de 13h à 17h, du 10 fév. au 4 mars

GALERIE D'ART STEWART HALL: 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (530-1220) — Les arts du ballet, exposition en collaboration avec Les Grands Ballets Canadiens, du 13 janv. au 18 fév. — Oeuvres récentes de Roman Heuer, du 25 fév. au 25 mars, tous les jours

GALERIE ART ET STYLE: 4875A ouest Sherbrooke, Montréal (484-3184) — Oeuvres de Colette Bovin, Pauline Bressan, Bruno Côté, R. Richard et A. Rousseau, du 20 janv. au 28 fév.

GALERIE D'AUTEUIL: 1316 ave Maguire, Silly, Québec (418-687-2683) — Oeuvres de Sylvie Cloutier, du 11 fév. au 8 mars, mer. au dim.

GALERIE PIERRE BERNARD: 141 rue Champlain, Hull (819-777-4437) — Aquarelles et acryliques sur papier de André Vézina, du 14 janv. au 16 fév. — Sculptures et nouvelles acquisitions de A. Gagnon, R. Langevin, L. Lalonde, J. Melo, S. Sato, P. Alexandre, R. Cantin, J. Bauchesse et V. Bachelier

GALERIE CHANTAL BOULANGER: 372 ouest St-Catherine, local 502, Montréal — « Prèsages » — Oeuvres de Serge Murphy, du 20 janv. au 17 fév.

GALERIE BOUTIQUE D'ART MME ALONZO: 219 Prince-Arthur, Montréal (887-1265) — Oeuvres d'artistes du Québec et d'ailleurs: peintures de R. St-Paul, T. Joyce Gagnon, J. Cousineau, R. Caplette, S. Fabio, P. Rouleau, M. Toubaud Séguin, œuvres sur papier de R. Lacroix, R. Duguay, J. Hurtubise, G. Fucio, P.L. Tétrault, R. Savoie, K. Brunau, H. Sautner, sculptures de P. Spérandi, Z. Kurlin, J.M. Bouhittière, céramiques de A. Kloran, C. Clario, R. Hutchison, icônes de G. Georges, étains de P. Simard, bijoux de S. Williams, P. Planas, M. Lacroix, M. Prout, Soniapi, du mer. au dim. de 15h à 22h.

GALERIE C. BROCARD: Montréal (353-9396) — Liquidation permanente réduction de 20% à 60% sur peintures canadiennes, Cosgrove, Riopelle, Suzor Côté, et autres, sur rendez-vous

GALERIE CADRE: 5431 St-Laurent, Montréal (271-9990) — Collection unique de mationnelles anciennes, Théâtre Wayang-Gulik, d'Indonésie, du mar. au dim.

GALERIE DU CENTRE: 250 St-Laurent, St-Lambert — « Monotype » — exposition de l'Atelier d'estampes Graphia Inc., du 17 janv. au 11 fév.

GALERIE CHRISTIANE CHASSAY: 200 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Jean Lanier, du 20 janv. au 17 fév., du mer. au sam.

GALERIE DES CINQ CONTINENTS: 1225 ave Greene, Montréal (931-3174) — Bijoux uniques, argent, pierres semi-précieuses, vieilles perles d'Afrique, amulettes, de Turkestan, Indonésie, Inde, Afrique et Europe, du 3 fév. au 3 mars

GALERIE CULTART: 360 est rue Roy, Montréal (843-3596) — Lithographies et dessins de Marie Brunet, du 1er au 26 fév., jeu. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE DARE DARE: 4060 St-Laurent est 211, Montréal (844-8327) — « Tremblement de terre » installation de Khosro Berahmandi, du 31 janv. au 18 fév., mer. au dim. de 12h à 17h.

GALERIE BERNARD DESROCHES: 1444 ouest Sherbrooke, Montréal (842-8648) — Oeuvres de Marc-Aurèle Fortin, William Barnes, Paul André, Suzor Côté, André Hébert et tableaux récents de Hiel-

mul Gransow

GALERIE DOMINION: 1438 ouest Sherbrooke, Montréal (845-7833) — Oeuvres de Françoise Sullivan et David Moore, du 22 fév. au 14 mars, mar. au sam.

GALERIE DU MOBILIER CONTEMPORAIN: 3643 St-Laurent, Montréal (289-9348) — Exposition de meubles européens, Sylvie Durucher et Ian Peux, du mar. au dim.

GALERIE L'EMBUSCADE: 1571 Badaeux, Trois-Rivières (819-374-0652) — Oeuvres récentes de Jocelyne Tougian, du 30 janv. au 27 fév., tous les jours à compter de 12h.

GALERIE ÉMERGENCE PLUS: 4726c Mélanie, Montréal (597-0922) — Peintures de François La Casse, du 31 janv. au 16 fév. — Fibre/papier de Louise Bérubé, du 21 fév. au 9 mars

GALERIE ESPERANZA: 2144 Mackay, Montréal (933-6455) — Oeuvres de Nam June Paik et Curt Royston, jusqu'au 25 fév., mer. au sam. de 11h à 17h 30

GALERIE ESTAMPE PLUS: 49 St-Pierre, Québec (418-694-1303) — Salle 1: « Le diptyque », exposition itinérante du Conseil québécois de l'estampe — Salle 2: « La relève », œuvres de Laurence Cardinal, Nathalie Maranda, Pascale Poulin et Jean Tremblay, du 16 fév. au 8 mars, du mar. au dim.

GALERIE FRANÇOIS LEMAI: 4524 de La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais — ouvert du mar. au ven. 10h à 18h, sam. 12h à 17h.

GALERIE DES FOUFONES ÉLECTRIQUES: 87 est Ste-Catherine, Montréal (845-5484) — Oeuvres de Patrice Stanley, du 1er janv. au 23 fév.

GALERIE GRAFF: 963 est Rachel, Montréal (526-2055) — Oeuvres récentes de Richard-Max Tremblay, jusqu'au 13 fév., mar. au sam.

GALERIE GRAVE: 130 est Notre-Dame, Victoriaville — « Jardins de cultures », peintures de Odette Thérèse, du 26 janv. au 3 mars, jeu. au dim.

GALERIE LIONEL-GROULX: 100 rue Duquet, Ste-Thérèse — Oeuvres récentes de Sylvain Bélanger, peintre-sculpteur, du 6 fév. au 1er mars

GALERIE LES HAVRES GRIS: 215 ouest St-Paul, Montréal (514-393-3314) — On a tout besoin d'art — œuvres de Broggi, Cramer, D'ansereau, Darand, Ferland, Labelle, Lafargue, Lambert, Lapointe, Le Bel, Lefèvre, Manning, Mermod, Podrez, Souvay et Tereski, du 4 fév. au 3 mars, mar. au dim. de 12h à 17h.

GALERIE H.E.C.: 5255 ave Aquelles, Montréal (340-6298) — « Personnages et piscines », œuvres d'Anita Ein Shapiro, du 29 janv. au 28 fév., tous les jours de 12h à 25 fév.

GALERIE HORACE: 906 ouest King, Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Techniques mixtes de Caroline George — Salle 2: sérigraphies de Louis Rémiard, du 2 au 25 fév.

GALERIE L'IMPREVU: 251 ouest Laurier, Montréal (270-8855) — Oeuvres de Angers, Auger, Beaujeu, Clément, Dufresne, Gauthier, Gérard, Guérard, Kanell, Laliberté-Berningham, Lavoie, Lyre, Paquin, Paraniol, Pimpard, Pelletier, Taillefer, Teasdale et Trotter

GALERIE L'INFORMELLE: 307 ouest Ste-Catherine, 300, Montréal — « T as trop souffert Van Gogh » œuvres de Renée Chevalier, du 7 fév. au 3 mars

GALERIE KASTEL: 1365 ave Greene, Montréal (933-8735) — Nouvelles acquisitions signées de J.W. Beatty, J. Beaudoin, F. Brandtner, L. Brooks, S. Brunon, S. Chase, Suzor Côté, B. Des Hayes, M.A. Fortin, J. Huet, A.Y. Jacques, H.W. Jones, M. Laprade, J.P. Lemieux et autres, du mar. au sam. 10h à 17h 30.

GALERIE GUIJUAN LACROIX: 264 Notre-Dame nord, Trois-Rivières — Oeuvres récentes de Guai-Theroff, hulle, oeuvre sur papier et sculpture, jusqu'au 18 fév., dim. de 13h à 17h.

GALERIE CLAUDE LAFFITE: 1446 ouest Sherbrooke, Montréal (288-7178) — Au 1480 ouest Sherbrooke, « Renoir à Riopelle » Exposition de Maîtres du 20e siècle: œuvres de Renoir, Rouvel, Picasso, Miro, Laurencin, Hofmann, Manri, Mothell, Appel et Riopelle

GALERIE LAVOIR: 3632 St-Laurent, Montréal — En permanence, 40 tableaux de Jeanca, peints sur le mur.

GALERIE ELCA LONDON: 1616 ouest Sherbrooke, Montréal (931-3646) — « Baie St-Paul », œuvres de Michèle Drouin, Jean-François Houde, Darryl Hughto et Catherine Perreault, du 3 au 22 fév., mar. au sam. de 10h à 17h 30.

GALERIE LUDOVIC: 1390 Sherbrooke O., Montréal (844-9178) — Oeuvres de Possant, Rousseau, Chappelain, Hrabé, Desjardins, Lamoureux, Hudon et Bertonnesque

GALERIE LISETTE MARTEL: 467 Notre-Dame, Montebello (819-423-6361) — Exposition des œuvres de L. Archambault, Cosgrove, Piché, Rivier, Delsignore, St-Marc-Moutillou, Soudias, LeCor, Hudon et autres, tous les jours de 10h à 18h.

GALERIE MICHEL-ANGE: 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Exposition permanente des œuvres de Bellefleur, Aoytte, Richard, Riopelle, Fortin, Suzor-Côté et Masson, du mer. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE MIHALIS: 1500 Sherbrooke O., Montréal (932-4554) — 2e étage: Collection permanente.

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY: 307 ouest Ste-Catherine, 515, Montréal (844-4464) — Oeuvres de Lyn Carter, Denis Juneau et Paul Lussier, du 27 janv. au 17 fév., mar. au sam.

GALERIE 935-9851: « Body and Soul » œuvres de Gregory Louden et céramiques de P. Pink, du 7 au 25 fév.

GALERIE PORT-MAURICE: 8420 boul. Lacordaire, St-Léonard (328-8856) — « La collection Loto-Québec » collection d'estampes, du 24 janv. au 18 fév. — « Regard sacré » installation de Gynette Auger, du 21 fév. au 11 mars

GALERIE POWERHOUSE: 4060 St-Laurent, ste 205, Montréal (844-3489) — Oeuvres de Barbara McGill Balfour et Catherine Collins, du 27 janv. au 18 fév., mar. au dim. de 12h à 17h.

DORVAL III: — *Internal Affairs* 6 h 45, 9 h 15, sam. dim. 4 h 15, 6 h 45, 9 h 15 — *The Little Mermaid* sam. dim. 1 h

DORVAL IV: — *Stella* 5 h 50, 9 h 30, 11 h 30, 1 h 30, 4 h 10, 6 h 50, 9 h 30

DU PARC 1: (844-9470) — *Stella* 7 h 20, 9 h 30, 11 h 30, 1 h 30, 4 h 10, 6 h 50, 9 h 30

DU PARC 2: — *Roger and Me* 7 h 30, 9 h 30, sam. dim. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

DU PARC 3: — *Driving Miss Daisy* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h 10, 3 h 10, 5 h 10, 7 h 10, 9 h 20

DU PLATEAU 1: (521-7870) — *La société des potes* dim. 1 h, 4 h 30, 7 h, 9 h 20

DU PLATEAU 2: — *L'ours* 1 h 15, 3 h 15, 5 h 15 — *Passions tourmentées* 7 h 15, 9 h 15

FAIRVIEW I: (697-9095) — *Flashback* 6 h 50, 9 h 10 — *The Little Mermaid* sam. dim. 1 h 30, 3 h 15, 5 h

FAIRVIEW II: — *Stanley and Iris* 7 h 05, 9 h 20, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h 05, 9 h 20

FAUBOURG STE-CATHERINE 1: (932-2230) — *Ennemis à l'Love Story* 1 h 30, 4 h 10, 7 h, 9 h 25

FAUBOURG STE-CATHERINE 2: — *War of the Roses* 2 h, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 30

FAUBOURG STE-CATHERINE 3: — *Tremors* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 40, mer. 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 40

FAUBOURG STE-CATHERINE 4: — *Always* 1 h 40, 4 h 20, 7 h, 9 h 20

GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL: (499-0159) — **GREENFIELD I:** (671-6129) — *Patrouille en folie* 7 h 20, 9 h 30, sam. dim. 12 h 50, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 30

GREENFIELD 2: — *Le Party* 7 h 05, 9 h 30, 11 h 55, 7 h 05, 9 h 30, 11 h 55

GREENFIELD 3: — *Stanley and Iris* 7 h, 9 h 20, sam. dim. 12 h, 2 h 20, 4 h 40, 7 h, 9 h 20

IMAX: Vieux-Port de Montréal — *Grand Canyon et Benhoss* (fr. mar. au ven. 10 h 15, 13 h 45, 15 h 30, 19 h, sam. dim. 13 h 45, 15 h 30, 17 h 15, 19 h, ven. sam. dern. spect. 22 h 30 — *Grand Canyon and The Deepest Garden* mar. au dim. 12 h, 20 h 45

IMPERIAL: (288-7102) — *Stanley and Iris* 12 h 50, 3 h, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 30

LAVAL I: (688-7102) — *Patrouille en folie* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 40, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 10 sam. dern. spect. 11 h 50

LAVAL II: — *Loose Cannons* 7 h 20, 9 h 40, sam. dim. 12 h 50, 3 h, 5 h 10, 7 h 20, 9 h 40, mer. 11 h 55

LAVAL III: — *La petite sirène* 1 h 5 h 10 — *L'Age et Cash* 7 h 20, 9 h 40, sam. dim. 3 h, 7 h 20, 9 h 40 sam. dern. spect. 11 h 50

LAVAL IV: — *De quel je me méfie* 7 h, 9 h 10, 15

GALERIE RENÉE HAMEL: 56A Blainville O., Ste-Thérèse (430-6722) — Exposition des peintures et des sculpteurs de la galerie, mar. au sam. 12h à 18h.

GALERIE RICHARD HEVEY: 80 Morin, Ste-Adèle (229-4341) — Oeuvres de H. Champagne, P. Tougas, A. LeMoine, M. Faucher, A. Arts, F. Jacuro, R. Cantin, Basque, M. Gagnon et autres, ouvert les sam. et dim.

GALERIE ROLLAND: 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Pellin, Riopelle et autres, lun. au ven. 14h à 17h 30, sam. 10h à 17h.

GALERIE ROYALE: 1420 ouest Sherbrooke, Montréal (845-4383) — Oeuvres de A. Fernandez, L. Labbé, F. Lorton, A. Leblanc, J. Montpelt, A. Crawford et J. Tougian

GALERIE DU SERVICE D'ANIMATION CULTURELLE DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL: 2332 Édouard-Montpetit, 6e étage, Montréal — « 8 X 10 Les années 80 » 10 artistes, peintures, sculptures, bandes dessinées, installations et sérigraphies, du 30 janv. au 16 fév.

GALERIE SOHO MERCER: 250A Lyon, Ottawa (238-2451) — Oeuvres d'artistes contemporains, mar. au sam. 12h à 17h.

GALERIE SKOL: 4060 St-Laurent, espace 107, Montréal (842-4021) — Oeuvres de Lucie Marchand, du 3 au 25 fév.

GALERIE TOILE ÉTOILE: 5011 Queen Mary, Montréal (342-7649) — Oeuvres récentes des artistes de la galerie, du mar. au sam. 11h à 17h.

GALERIE TROIS POINTS: 307 Ste-Catherine O., ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Suzanne Levesqueur, du 7 fév. au 3 mars, du mer. au dim.

GALERIE DE L'UQAM: Pavillon Judith-Jasmin, 1400 rue Saint-Michel — Salle « R-120 Oeuvres de Micheline Couture, Lise Landry et Martine Gaudet, du 9 au 25 fév., mar. au dim. de 12h à 18h.

GALERIE VENTE ET LOCATION MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE MONTRÉAL: 1434 ouest Sherbrooke, 3e étage, Montréal (285-1611) — Jean-Paul Riopelle 1967-1988, (rétrospective des œuvres sur papier, eaux-fortes, lithos et huiles, du 14 fév. au 18 mars

GALERIE VERRE D'ART: 1518 Sherbrooke O., Montréal (932-3896) — Sculptures murales de Denise Leone, du 7 fév. au 3 mars

GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL: 19 Cour du Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, œuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h à 13h.

GALERIE BRENDA WALLACE: 372 ouest Ste-Catherine, ch 508, Montréal (393-0466) — Oeuvres de Claude-Philippe Benoit, du 13 janv. au 10 fév.

HÔTEL REINE ÉLIZABETH: Montréal — Exposition de photographies appelée « Le Montréal des Montréalais », ouvert tous les jours.

INTERIEURS RÉGIS

Suite de la page C-6 Ré de Dvorak, dir. Fred Stolzfus, le 11 fév. de 15h à 17h. (apportez votre lutrin) Rens. 352-7499

Gospel, avec Raneé Lee, Nelson Symonds et Charlie Biddies, le 11 fév. à 14h.

(842-2112) — L'Opéra de Montréal présente « L'enlèvement au sérail » de Mozart, Joseph Rescigno, chef, m. en s. Bernard Uzan, le 10-14-17 fév. à 20h.

LE K. BARRE: 812 est Rachel, Montréal (526-9054) — Billy Charcol, invitée Luca Dufault, le 9 fév. à 22h30 — Le Doox Band, le 10 fév. à 22h30

(288-7211) — Le Théâtre de la Vieille 17 présente « Petite histoire de poux » texte et m. en s. Robert Bellefeuille, du 24 janv. au 11 fév., les sam. et dim. à 15h.

643-8131) — Salle Octave-Crémazie: Le Théâtre du Trident présente « Dialogues des Carmélites » de Georges Bernanos, m. en s. Françoise Faucher, du 20 fév. au 17 mars.

TELEVISION

SAMEDI

12.00 La semaine parlementaire à Ottawa

18.00 Visionario 11

RADIO-QUÉBEC

12.00 Droit de parole

16.00

Roar, un homme parmi les lions

Populaire

L'AIR DU TEMPS: 194 St-Paul O., Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mer, au dim. de 22h.15 à 02h.30

THEATRE

BAR-THÉÂTRE LES LOGES: 1237 Sanguinet, Montréal (982-0740) — Si je n'étais pas partie...

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Musée d'art contemporain de Montréal présente « L'abandon » de Heiner Müller, m. en s. Gilles Mène, musique Alain Thibault, du 14 fév. au 4 mars, du mer. au sam. 20h30 et le dim. à 15h.

VARIÉTÉS

BISTRO D'AUTREFOIS: 1229 St-Hubert, Montréal (526-7525) — Soirée jeunesse, André Bouchard, ven. à 22h, sam. à 22h30.

10 CFTM

17.00

18.00

12.00

13.00

14.00

BAR 2080

2080 rue Clark, Montréal (285-0007) — Jazz les ven. et sam. à 22h — Jazz le 21h30

RESTAURANT RICARDO

1652 boul. Ste-Adèle, Ste-Adèle — Les vendredis, de 19h à 23h jazz en douceur

RESTAURANT CLAUDIO'S

124 St-Paul E., Vieux-Montréal (866-0845) — Musique les ven. et sam. à 22h30

CEGEP AHUNTSIC

Auditorium, 9155 St-Hubert, Montréal — Danse: Dulcinée Gaudreault en spectacle, le 10 fév. à 20h.

12.00

13.00

14.00

15.00

16.00

17.00

18.00

BAR LES BEAUX ESPRITS

2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — 6 AM, le 10 fév. à 22h — John MacGale, le 11 fév. à 22h.

SPORTS ROCK CAFE

Complexe Pointe-Claire, 6321 route Trans-Canada, Pte-Claire (694-0308) — Escrims géants et musique rock

CEGEP ROSEMONT

Amphithéâtre, 6400, 15e av., Montréal — Cinéma: Anima 89, le 10 fév. à 14h.

CLUB SODA

2044 ave du Parc, Montréal (270-7848) — La tournée Juste Pour Rire, les 4 X 4, le 10 fév. 19h et 22h30 — Robert Charlebois en spectacle, du 14 au 18 fév.

16.00

17.00

18.00

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

24.00

BAR LES JOYEUX NAUFRAGÉS

161 Ontario E., Montréal (843-3808) — Jazz les mardis à 22h — Les 5 à 7 en musique, lun. au ven. avec Daniel Lessard et Rémi Bolduc

CAFÉ DE LA PLACE

PDA, Montréal (842-2112) — Le chemin de La Mequie, au 6 Althof Fugard, à compter du 24 janv., mar. au dim. à 20h30

CEGEP LA PLACÉ

1500 rue St-Jacques, Montréal — Les aventures du baron de Munchausen, le 10 fév. à 19h30

ÉCOLE SECONDAIRE DANIEL-JOHNSON

1200 boul. du Tricentenaire, Montréal — Théâtre: Artillerie Militaire dans Coeurs tendres, coeurs durs, coeurs nobles, le 10 fév. à 20h.

13.00

14.00

15.00

16.00

17.00

18.00

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

24.00

BIDDLES JAZZ AND RIBS

2060 Aymer, Montréal (842-8558) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 19h, à 24h., mar. 20h, à 01h., mer. au ven. 18h, à 22h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22h., le sam. à compter de 21h.30, invité les 9-10 fév. Maurice Mayer, sax alto — Billy Georgette en solo, les lun. mar. de 17h.30 à 19h.30 — Trio Billy Georgette, sam. de 18h. à 21h.30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19h. à 24h., invité le 11 fév. Dave Turner, sax alto

CAFÉ THÉÂTRE RJR MACDONALD

4375 est rue Ontario, Montréal (872-1644) — Hair, comédie musicale de MacDermot, Rado, Ragni, m. en s. Pierre Vaillant, dir. musicale de François Harel, les 24-25 fév., 3-4-9-10-11 mars

THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE

84 St-Catherine O., Montréal (861-0563) — Ha Ha de Réjean Ducharme, m. en s. Lorraine Pintal, du 23 janv. au 17 fév., mar. au ven. 20h, sam. 16h et 21h.

HÔTEL LE QUATRE SAISONS

1050 ouest Sherbrooke, Montréal — Piano-Bar: L'Apéro avec Gilles Jourdain, du lun. au ven. 17h, à 01h.

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

00h00

25.00

26.00

27.00

28.00

29.00

30.00

LE BIJOU LAVAL

Hôtel Relax, 2900 boul. Le Carrefour, Laval (688-8244) — Michelle Sweeney en spectacle, du 30 janv. au 3 mars, mar. 17h, de 20h. à 01h., jeu. ven. de 21h. à 02h., sam. de 22h. à 03h.

CAFÉ CAMPUS

3315 chemin Reine-Marie, Montréal (735-1259) — Tous les dimanches, En Français Seulement, rock québécois et français, à 20h30 — Ralph et les Barocques, le 11 fév. à 21h.

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER

4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — Un simple soldat de Marcel Dubé, m. en s. René Richard Cyr, du 11 janv. au 10 fév., ven. et sam. à 20h30

LA CAGE AUX SPORTS

6321 Trans-Canada, Pointe-Claire (694-4915) et 5830 Boul. Taschereau, Brossard (676-4404) — Ateliers d'art gratuit pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h à 20h.

12.00

13.00

14.00

15.00

16.00

17.00

18.00

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

24.00

25.00

26.00

27.00

28.00

29.00

30.00

CAFÉ THÉLÈME

311 Ontario E., Montréal (845-5844) — Alex en spectacle, le 10-11 fév.

THÉÂTRE MERIDIAN

4 complexe Desjardins, Montréal (285-1450) — Bar Le Foyer: Tibor Ceasar, pianiste, lun. 17h, à 20h., mar. au ven. de 17h. à 01h., sam. de 20h. à 01h.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

100 est ave des Pins, Montréal (845-7777) — Un oiseau vivant dans la gueule de Jeanne-Manne Desjais, m. en s. Brigitte Haentjens, du 15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25 fév., mar. au ven. 20h, dim. 15h.

LA CAGE AUX SPORTS

6321 Trans-Canada, Pointe-Claire (694-4915) et 5830 Boul. Taschereau, Brossard (676-4404) — Ateliers d'art gratuit pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h à 20h.

16.00

17.00

18.00

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

24.00

25.00

26.00

27.00

28.00

29.00

30.00

28.00

29.00

30.00

31.00

32.00

33.00

34.00

35.00

36.00

37.00

38.00

39.00

40.00

41.00

42.00

43.00

44.00

45.00

46.00

47.00

48.00

49.00

50.00

51.00

52.00

53.00

54.00

55.00

56.00

57.00

58.00

59.00

60.00

61.00

62.00

63.00

64.00

65.00

66.00

67.00

CAFÉ THÉLÈME

311 Ontario E., Montréal (845-5844) — Alex en spectacle, le 10-11 fév.

THÉÂTRE MERIDIAN

4 complexe Desjardins, Montréal (285-1450) — Bar Le Foyer: Tibor Ceasar, pianiste, lun. 17h, à 20h., mar. au ven. de 17h. à 01h., sam. de 20h. à 01h.

THÉÂTRE DE QUAT'SOUS

100 est ave des Pins, Montréal (845-7777) — Un oiseau vivant dans la gueule de Jeanne-Manne Desjais, m. en s. Brigitte Haentjens, du 15-16-17-18-19-20-21-22-23-24-25 fév., mar. au ven. 20h, dim. 15h.

LA CAGE AUX SPORTS

6321 Trans-Canada, Pointe-Claire (694-4915) et 5830 Boul. Taschereau, Brossard (676-4404) — Ateliers d'art gratuit pour les enfants, jeu. ven. sam. dim. 17h à 20h.

16.00

17.00

18.00

19.00

20.00

21.00

22.00

23.00

24.00

25.00

26.00

27.00

28.00

29.00

30.00

31.00

32.00

33.00

34.00

35.00

36.00

37.00

38.00

39.00

40.00

41.00

42.00

43.00

44.00

28.00

29.00

30.00

31.00

32.00

33.00

34.00

35.00

36.00

37.00

38.00

39.00

40.00

41.00

42.00

43.00

44.00

45.00

46.00

47.00

RESTAURANTS / chronique

Les feux de l'amour du Chavignol de Ste-Rose



Josée BLANCHETTE

compétiteurs s'arrachent la clientèle du début de l'an, on doit s'y prendre longtemps à l'avance pour réserver à la Maison de Chavignol.

Malgré un décor qui n'est pas tout à fait à la hauteur de cette expérience hors du commun, malgré les tables trop rapprochées entre elles pour prétendre à l'intimité, malgré l'éclairage déficient (mais on a tout de même droit au romantisme des chandelles) on retourne à la Maison de Chavignol un peu comme on retourne avec bonheur à ses amours de jeunesse.

La plupart des attablés choisissent soit le menu dégustation (46 \$), soit le menu gastronomique (52 \$) pour contenter leur soif d'aventure. Aux grés des envies dans ce menu dégustation, la crème de cèpes au romarin ou le velouté de poireaux au poisson blanc. La *crème de cèpes frais* (importés d'Europe chaque semaine s'il-vous-plaît !) était un peu fade et le romarin trop timide mais la consistance parfaite. Quant au *velouté de poireaux* agrémenté de morceaux de bar noir il était légèrement crémé et goûtait davantage la pomme de terre que le poireau.

La vapeur allait être renversée en cuisine et cette amorce un peu réservée n'être plus qu'un accroc de parcours. La *fricassée de grenouilles fraîches, pommes de terre tièdes et pointes d'asperges* était une entrée tout aussi attrayante visuellement que gustativement. Lovées au centre d'une feuille de Trévise, les petites cuisses de grenouilles tendres étaient simplement rehaussées d'une vinaigrette à base d'huile parfumée aux herbes et de vinaigre vieux. Des *asperges à dents*, une brunoise de piment et d'échalotes sur pommes de terre tièdes et un oeillet de poète (comestible) complétaient cette assiette tout en finesse.

L'entrée de *suprême de cailles en sauté de foie gras frais et son coulis de morilles* n'était pas banale. La



PHOTO JACQUES GRENIER

Bruno et Josée Manhiot, chef et copropriétaire assument eux-mêmes le service à La Maison de Chavignol.

chair de caille désossée farcie d'un appareil à soufflé au foie gras (coiffant la volaille tout simplement) était déposée sur un fond de cailles aux morilles fort bien réduit, crémé et un peu trop salé. Ce plat inventif allait droit au cœur.

Une *compote de pommes vertes glacée au calvados hors d'âge* marquait un temps d'arrêt dans ce repas. Différente du traditionnel sorbet trop sucré, cette compote faite de chair de pomme râpée et simplement glacée était véritablement et abondamment arrosée de calvados pour créer l'effet recherché du trou normand.

Suivait le *baron de lièvre sauvage* (il est rarement domestiqué d'ailleurs !) en *parmentier de noisettes fondantes*. Plat complexe où les multiples palliers de saveurs se juxtaposaient, ce civet haut-de-gamme réunissait le filet de lièvre farci d'un mélange parmentier aux noisettes. La sauce fine faite de fumet de lièvre, de vin rouge et de porto relevait à perfection la chair prononcée du lièvre. Une pensée, fleur aussi poétique que savoureuse coiffait le plat. Une assiette de légumes comprenait du riz sauvage éclaté à point, des asperges et des poisvrons rousés.

Les mêmes légumes d'accompagnement prévalaient pour l'*Aumônière de saumon frais au confit de langoustes*. Extrêmement travaillé ce plat se développait en plusieurs étapes. Les langoustes confites dans le beurre clarifié puis mises à refroidir servaient de farce à l'aumônière de saumon cuite au four dans du Sancerre. Du caviar beluga décorait l'aumônière. Des pétoncles de baies fraîches farcies d'un sauté de pétoncles au beurre blanc complétaient l'assiette de leurs jolies écailles striées. Quant au beurre de crustacés légèrement tomaté il était simplement monté au beurre.

La maison affectionne le Sancerre et moi aussi. Un Sancerre La Bourgeoise (37,95 \$) arrosait ce

repas. Le pain était servi avec des pincettes à la pièce plutôt qu'en corbeille, formule qui manque de générosité et de chaleur.

Une *salade panachée* faite de mâche, d'endives rouges et de laitues tendres couplées à un croûton enduit de fromage de chèvre ajoutait un peu de fraîcheur à ce repas. Une vinaigrette émulsionnée nappait un coin de l'assiette.

Les desserts ne sont pas de reste chez Bruno et Josée Manhiot. L'assiette de dégustation est faite de mille et une bouchées sucrées chacune déposée sur son coulis : sorbet aux mandarines, tarte fromage-cassis, Joconde à l'espresso-amaretto et petit gâteau aux fruits se donnaient la réplique sur coulis de framboises, sauce au chocolat et crème anglaise. Même refrain avec l'assiette « chocolat » faite de glace coco-cacao, de gâteau chocolat et mandarine et de Joconde à texture légère. Des fruits frais et des feuilles de menthe ajoutaient de l'esprit et une touche de couleur à ce dernier service.

Deux truffes essoulées soldaient l'expérience... vraiment trop peu pour vivre uniquement de ganache au chocolat et d'eau fraîche.

Un repas pour deux personnes coûte environ 92 \$ avant le vin, la taxe et le service.

POUR : Une découverte mémorable à Sainte-Rose. Mérite le déplacement sans arrière-pensée. Un excellent rapport qualité-prix surtout pour les menus dégustation et gastronomique. Des produits frais et un tour de main amoureux.

CONTRE : Une clientèle bruyante et clinquante. Un décor légèrement morose.

LA MAISON DE CHAVIGNOL
3, avenue des Terrasses
SAINT-ROSE
Tél : 628-0161
Fermé le dimanche

VINS / chronique

En quête de bons blancs



Noël MASSEAU
Pierre SEGUIN

LES VINS BLANCS ont la faveur populaire, le fait est bien connu. Et pourtant il suffit de vouloir en dénicher quelques-uns vraiment intéressants pour se rendre compte jusqu'à quel point l'entreprise s'avère difficile et coûteuse. Alors que les vins rouges de qualité exemplaire à moins de 20 \$ sont encore raisonnablement nombreux, dans le cas des blancs, c'est le désert parsemé de quelques rares oasis.

Il faut donc chercher résolument sans illusionner. C'est ce que nous avons fait au cours des dernières semaines au fil des nouveaux arrivages (et de quelques retours de vins momentanément disparus des tablettes) d'un peu partout : Italie, Californie et Australie. Pas de miracles, mais quelques belles découvertes. Encore une fois, malheureusement, tous les vins commentés ne se trouvent qu'aux maisons des vins et dans certaines succursales régionales. *Dura lex sed lex*, auraient dit les ancêtres des Italiens...

ITALIE

Chardonnay 1987, Maculan, 26,15 \$

Rares sont les déceptions avec les vins de cet excellent producteur de la Vénétie. Ce chardonnay ne fait pas exception. Malgré un millésime sans éclat, c'est le moins qu'on puisse dire, ce vin a beaucoup à offrir et immédiatement. Rien d'énorme mais beaucoup de présence. Très beau nez complexe et fin : fruit mûr, vanillé-boisé bien dosé, nuances de beurre, de noisette, touche de girofle. La bouche est ample, presque grasse mais sans mollesse, bellement boisée. La finale est fort agréable et assez longue. Un seul défaut : les quantités sont apparemment très limitées. 17/20

Gavi di Gavi 1988, Bersano, 20,10 \$

Le style de ce vin blanc, à base de cépage Cortese, est aussi éloigné de celui du précédent que sa région (le Piémont) l'est de la Vénétie. Ici tout est fraîcheur et vivacité. Au nez, des arômes attrayants de fruit très frais : pomme, poire, citron. Les saveurs correspondantes, surtout d'agrumes, se retrouvent en bouche avec beaucoup de franchise, d'élégance et de netteté. Les amateurs qui désespèrent du prix des chablis pourraient y trouver leur compte. 16/20

La Grance 1987, Tenuta Caparzo, 22,30 \$

Dans notre chronique du 6 janvier, nous avions recommandé un vin rouge de cette maison, le Ca del Pazzo 1986. Nous récidivons avec ce chardonnay original mais aucunement tape-à-l'oeil. Sa couleur est plutôt pâle. Le nez charge par sa fraîcheur et ses arômes floraux : fleur de trèfle, oeillet. Rien d'éclatant en bouche, seulement du fruit frais, pur, généreux, du début à la fin. Un équilibre irréprochable. 16/20

Cervaro della Sala 1987, Antinori, 28,80 \$

Le célèbre producteur toscan Antinori possède aussi des vignes en Ombrie, région voisine de la Toscane connue pour l'orvieto, un vin blanc produit à partir de cépages indigènes. Depuis 1985 cependant, cette maison commercialise le Cervaro, un mélange de chardonnay (70-80 %) et de grechetto, vieilli en fût de chêne. Le 1987, du moins actuellement, est complètement dominé par le bois. Au nez et en bouche, le chêne écrase le fruit qui apparaît plutôt mince. La finale est légèrement amère et l'ensemble manque d'équilibre. Une déception certaine. 13/20

San Felice, Predicato del Muschio 1987, 21,85 \$

Est-ce la faute du millésime ? Allez savoir. Chose certaine, la maison San Felice, avec son Vigorello (un rouge) surtout, nous avait habitués à des vins plus généreux que celui-ci. De couleur très pâle, il exhibe un assez joli nez de pomme verte et d'ananas agrémenté de nuances florales. Malheureusement, on ne trouve rien d'aussi agréable en bouche. Les saveurs d'agrumes verts sont plutôt minces et simples. Rien de mauvais, mais bien peu de matière. 13/20

Chardonnay Private Reserve 1986, Buena Vista, 25,05 \$

UNE SÉLECTION F. Fréchette

100% PINOT NOIR
Bonne intensité rouge cerise. Nez de fruits rouges. Charmé, belle charpente avec une bonne persistance en bouche.

La Réserve de la Chèvre Noire est un Bourgogne parfaitement bien équilibré qui s'accorde à merveille avec les viandes rouges et les fromages moyens et forts.

CONSERVATION: 10 ANS

Notre champion poids mi-lourd américain pour le moment. L'allusion inspirée d'une catégorie de la boxe n'a rien d'involontaire. On reproche souvent aux chardonnays californiens d'être trop gros ou trop asseptisés. Or celui-ci a évité ces deux écueils. La robe est d'un beau doré léger, donc rien du jaune qui trahit la surmaturité. Le nez s'affirme bien mais sans excès : fruit mûr (ananas frais), touches florales, beurrées et végétales bien mariées. La bouche est pleine d'un savoureux fruit bien mûr mais aussi frais et vivace. L'équilibre est remarquable. Un très bon vin qui vaut son prix. 17/20

Chardonnay Special Reserve 1987, Fetzer, 22,65 \$

La grande famille Fetzer (10 des 11 enfants participent à l'entreprise) est réputée pour la production de vins remarquables pour leur rapport qualité/prix. Ce chardonnay n'en est peut-être pas la meilleure illustration. Le nez est typiquement californien : ananas mûr, arômes de chêne importants sans être gênants. La bouche manque de finesse et de vivacité. Le fruit est abondant, le boisé très présent mais l'ensemble n'est pas particulièrement harmonieux. Cela manque surtout de nerf. Correct mais pas enthousiasmant. 14,5/20

Fumé Blanc 1987, Robert Mondavi, 15,70 \$

Autant le sauvignon blanc botrytisé 1983 de la même maison nous avait éblouis autant celui-ci nous laisse indifférents. Au nez, on reconnaît facilement le caractère herbacé typique de ce cépage. La bouche ne manque pas de fraîcheur mais les saveurs d'agrumes sont assez minces et sans véritable finesse. Vendu à peu près au même prix que les bons sancerres, ce sauvignon blanc n'a pas vraiment les atouts pour faire la lutte aux meilleurs parmi ceux-là, notamment le Domaine de la Moussière



d'Alphonse Mellot ou Le Paradis de Vacheron, excellents dans le millésime 1988. 13/20

Chardonnay 1986, Clos Pégase (Napa), 25,40 \$

Ce nouveau venu est produit par la winery à l'architecture la plus avant-gardiste de toute la vallée de Napa. Malheureusement, le vin n'est pas aussi spectaculaire. Les arômes végétaux, assez ternes d'ailleurs, dominent le fruit. Les saveurs ne sont ni plus nettes ni plus convaincantes et l'acidité semble artificielle. À ce prix, on souhaiterait bien davantage.

AUSTRALIE

Chardonnay 1987, Penfolds, 18,95 \$

Les vins australiens pèchent rarement par excès de timidité. On ne saurait mieux l'illustrer que par ce vin. La robe est jaune or. Le nez est exubérant, caricatural : un bol de fruits tropicaux très mûrs sucrés à la vanille. La bouche est à l'aventure, ample, généreuse, très boisée et soutenue par une acidité suffisante. Le genre de vin qu'on aime beaucoup ou pas du tout. Aucune place pour les nuances ici. Ceux qui aiment le style en auront vraiment pour leur argent. 16/20

Chardonnay 1987, McClaren Vale, Geoff Merrill, 23,50 \$

Un autre vin qui ne souffre d'aucune inhibition. Encore plus coloré que le précédent, style jaune serin. On ne peut pas le rater. Le nez est exubérant sans être caricatural. Il évoque davantage le pamplemousse rose bien mûr que l'ananas. Quoi qu'il en soit, le chêne domine nettement. Il en va de même en bouche où le bois sans retenue prend toute la place et masque les saveurs fruitées. Acidification probable. 13,5/20.

RESTAURANTS & TRAITEURS

RESERVATIONS 861-3210

La Sauvagine
Cuisine française
Receptions
115 E. ST-PAUL (angle St-Vincent) MONTRÉAL H2Y 1G7

Aux délices de Szechuan
Gastronomie pékinoise et szechuanaise
1735 St-Denis
844-5542
(Membre de l'A.R.Q.)
Le savoir-faire au service du savoir-vivre

LA ST-VALENTIN AU **Solmar**

DINER GALA AVEC VIN
CARLOS AU PIANO ET J. JOAO
FADOS ET DANSE 364 SOIRS

111, rue Saint-Paul est 861-4562
Deaucoup de stationnement

LE GAROU

RESTAURANT AUBERGE
La fine cuisine de Louise Duhamel
Membre de l'A.R.Q. ch. Ste-Marguerite & Bourget
Rés : 1-229-2080

Chez Flora

FINE CUISINE CRÉOLE
SPÉCIALITÉ DE LA GUADELOUPE
TRAITEUR
MENU SPÉCIAL
POUR LA ST-VALENTIN
3615 BOUL. ST-LAURENT
849-7270

Restaurant Le Piémontais
Cuisine italienne et française
FERMÉ LE DIMANCHE
1145A, rue De Bullion
861-8122
Membres de l'A.R.Q.
(Association des Restaurateurs du Québec)

La Goélette

8551, BOUL. SAINT-LAURENT
388-8393 (PRÈS CRÉMAZIE)
FESTIN 10e ANNIVERSAIRE
POUR 2 PERSONNES
1 bouteille surprise, ASSIETTE DU PÊCHEUR
(1/2 homard, grosses langoustines,
crevettes géantes, cuisses de grenouilles)
ou FILET MIGNON BOUQUETIÈRE
servis avec soupe ou salade et café

le tout pour \$44.50 (pour 2)

STATIONNEMENT GRATUIT — HALL DE RÉCEPTION
ET BIEN SÛR SERVICE EXCEPTIONNEL DE LA GOÉLETTE

Cuisine moderne et accessible,
ajustée à vos goûts
et à votre événement

Cocktails • Buffets • Repas
Thèmes ethniques & culinaires

Benoit Latulippe Traiteur
2335, rue Bélanger Est, Montréal
722-8806

PHILTRE D'AMOUR
POUR LA ST-VALENTIN
Afin de vous assurer la fidélité de votre amoureux (se), une recette de séduction qui a traversé les années avec succès.

Un repas intime, finement cuisiné et copieusement arrosé de vins liera vos coeurs pour toujours.

AU CAVEAU
La petite boîte où l'on mange bien
2063, rue Victoria (Métro McGill)
844-1624

Bon sans touffefois être cher

BOSTON (PC) — L'engouement pour la « nouvelle cuisine » semble se tarir et certains restaurateurs américains pratiquent des tarifs moins choquants pour attirer des clients soucieux de ne pas grever leur budget.

Dans les années 1980, avec la génération des enfants du *Baby Boom* enrichis par des opérations boursières juteuses, la restauration de luxe avait le vent en poupe. Il était vital pour les personnes « branchées » d'être aperçues dans les restaurants qui proposaient une cuisine à base d'ingrédients exotiques présentés de façon insolite et recherchée.

Aujourd'hui, « au lieu du blanc de canard à 40 \$ nous servons du pâté en croûte fourré au cheddar », explique Brad Grill, directeur du *Harvest*, un restaurant chic de Cambridge.

Au *Rose Café*, le restaurant que vient d'ouvrir Richard Krause, à New York, les prix des entrées vont de 15 \$ à 20 \$, contre de 20 \$ à 30 \$ dans son ancien restaurant aujourd'hui fermé.

« Avec l'augmentation du coût de la vie, les gens choisissent leurs restaurants plus intelligemment pour trouver le meilleur rapport qualité-prix », ajoute M. Krause.

« Qui a envie de manger des haricots nains violets à 40 \$ la livre en plein hiver, alors qu'on trouve des haricots verts à cette saison ? » Peter Romeo, de la revue commerciale *Nation's Restaurant News* est convaincu que la restauration de luxe est en perte de vitesse.

Les gens ont un budget plus restreint et les enfants du *Baby Boom* ont fondé leur propre famille. Ils vont donc moins au restaurant. « Les mentalités changent un peu. Les gens préfèrent sortir deux ou trois fois par semaine plutôt que tout dépenser dans un repas coûteux. »

La fréquentation des restaurants chics a augmenté de 5,4 % entre 1982 et 1983. En 1988, elle avait baissé de 1,4 % par an avant de remonter légèrement en 1989, à 0,5 %.

MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 10 FÉVRIER

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE
CIEL MF
PRÉSENTE A 22:00

- Concerto pour piano no. 2 en do mineur op. 18 (Rachmaninov)
- Concerto pour piano en fa majeur Hob. XVIII no. 3 (Haydn)
- Symphonie no. 96 (Haydn)
- Sonates pour cordes no. 1 et 4 (Rossini)

DEMAIN SOIR, 22:00

- Concerto pour piano en la mineur op. 54 (Schumann)
- Quatuor op. 76 no. 6 (Haydn)
- Concerto pour trompette en mi bémol (Haydn)
- Concerto pour trompette en mi majeur (Hummel)
- Concerto pour flûte et orchestre en do mineur (Quantz)

ciel 98.5

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

UNE SÉLECTION F. Fréchette

100% PINOT NOIR
Bonne intensité rouge cerise. Nez de fruits rouges. Charmé, belle charpente avec une bonne persistance en bouche.

La Réserve de la Chèvre Noire est un Bourgogne parfaitement bien équilibré qui s'accorde à merveille avec les viandes rouges et les fromages moyens et forts.

CONSERVATION: 10 ANS

RESERVE DE LA CHÈVRE NOIRE
BOURGOGNE
APPELLATION BOURGOGNE CONTRÔLÉE

MONOPOLE

BOISSEAUX-ESTIVANT
NÉGOCIANT-ÉLEVATEUR À BRASSIN, FRANCE
DEPUIS 1878

VIN DE BOURGOGNE 12,8% alc./vol. 750 ml BURGUNDY WINE
PRODUIT DE FRANCE

NO DE CODE: +237875
PRIX: 11,905

Une peinture gigantesque

Roman Opalka, galerie Samuel Lallouz, 1620 Sherbrooke ouest, jusqu'au 28 février.
Victorian Paintings in the Beaverbrook Art Gallery, galerie Concordia, 1455, de Maisonneuve ouest, jusqu'au 24 février.
Suzelle Levasseur, galerie Trois Points, 307, Sainte-Catherine ouest, jusqu'au 3 mars.
Hurtubise, galerie Michel Tétrault Art Contemporain, 1192, Beaudry, jusqu'au 3 mars.

Claire Gravel

AU MOMENT où des galeries ferment (Aubes) d'autres ouvrent (Brenda Wallace) et s'agrandissent : c'est le cas de Samuel Lallouz qui ouvrira un second espace au 372, Sainte-Catherine ouest en avril. Ayant amorcé depuis quelques années une trajectoire internationale, Lallouz fonctionne rondement, achetant des oeuvres considérables dans les foires européennes et américaines.

C'est ainsi que l'on peut voir pour la première fois à Montréal des oeuvres récentes (1985) de Roman Opalka.

C'est à Varsovie en 1965 qu'Opalka a commencé ce travail de moine qui est d'écrire des chiffres blancs sur un tableau au fond sombre. En 1985, il était rendu à 4 385 000 et le fond, qui s'éclaircit de tableau en tableau, atteint le gris moyen. À la fin de sa vie, dit-il, les nombres blancs ne se distingueront plus du fond devenu tout blanc. Opalka avance ainsi, lentement mais implacablement, vers la lumière.

Regarder un tableau d'Opalka, c'est comme regarder les vagues sur la mer : le nombre s'élève, plus blanc du pinceau fraîchement chargé, et se meurt dans le fond grisé. Aucune grille précède ce rituel, les chiffres se suivent dans une écriture ni libre, ni serrée, pendant laquelle l'artiste les nomme, s'enregistre les nommant et lorsque le tableau se termine, il se photographie. Disques et portraits accompagnent ce dévidement à l'infini du temps qui est celui de l'expérience artistique. Opalka est-il sacré, son approche de l'art est celle d'un mystique : discipline qui s'exerce dans le but d'une indifférenciation — la lumière — qui ressemblerait à l'éternité.

La galerie d'art Concordia présente un ensemble de peintures victorienne provenant de la *Beaverbrook Art Gallery*. À part la *A Passing Storm* (1876) de Tissot et *How the Little Lady sat to Van Dyck* (1878) de James Archer qui s'apparentent vaguement au renouveau moderne, on y voit des tableaux sans grande invention, beaucoup de femmes nues (William Etty), des scènes pré-républicaines sans intérêt (John Pettie), de sinistres marines (George Chambers) et des paysages bucoliques ridicules où châteaux et cochons nous rappellent le grand goût du mélodrame romantique des bourgeois britanniques de l'époque. À remarquer que tous les textes explicatifs affichés sur les murs sont en seule langue anglaise.

Les grands tableaux récents de Suzelle Levasseur surprennent par leurs tonalités assourdies. Comme auparavant, un être fantomatique transparait à travers une masse chaotique, comme s'il était façonné par elle, cette matière vivante au ras du tableau. L'acrylique rendue brillante comme une huile se déverse maintenant dans des lieux sombres qui emportent la figure dans une densité qui atteint au tragique.

Dans ce noircissement qui présume une économie nouvelle dans ce travail baroque — encore visible dans les onze petites huiles où vibrent les contrastes colorés — des bleus et des rouges empreignent de façon souterraine le noir, donnant à voir, pour qui sait prendre le temps de regarder, une couleur sortant de la

non-couleur, comme une apparition.

Tous les grands abstraits : Reinhardt bien sûr, mais aussi Rothko et Motherwell, ont produit des tableaux noirs. Qu'on se rappelle, au Québec, les *Quantificateurs* de Molinari. En se détournant de la sensualité de la couleur, ces peintres désiraient atteindre un lieu pictural plus pur. Mais même le noir traîne derrière lui de nombreuses résonances symboliques : celles du deuil et de l'oeuvre ultime, entre autres.

L'oeuvre de Suzelle Levasseur, en se dépouillant de sa couleur, semble poser les mêmes questionnements. Le figural latent, ce rendu « atmosphérique » de l'espace bidimensionnel qui l'affilie au système de représentation « baroque » nous donne à voir ce qui s'y passe comme la lutte de l'homme avec l'univers — lequel ne serait que les forces obscures de son propre inconscient. Mais les tableaux noirs, évacuant l'emphase de la couleur, la font apparaître dans une retenue, un silence qui rejoint, à sa manière, celui des grands abstraits et c'est admirable.

Cette transition des surfaces brillamment colorées aux aires plus sombres s'est produite à travers une série de polymères et d'huiles sur papier que l'on peut voir à la galerie. Sur le fond se détache une forme durcie par la matière qui renoue avec les grotesques des anciens tableaux, mais qui a le mérite d'être pensée en termes de valeurs lumineuses — et non colorées, mais plus rigoureuse.

Chez Hurtubise, l'époque du noir et du blanc, c'était dans les années 60-70 ; à présent, sa couleur ne manque pas d'audace, mêlant dans ses grandes toiles des roses tendres, des verts menthes et des violets printaniers, quand elle ne rugit pas dans une apocalypse de rouges-orangés enflammés.

C'est une peinture de titan, qui répète inlassablement le motif du doublement, dessinant des coulées de peinture dans des formes primordiales qui s'apparentent tout à la fois à des masques grimaçants, à des dragons, à des taches de Rorschach.

Hurtubise, qui habite depuis sept ans le Cap Breton, ne vit que de peinture. Michel Tétrault expose une fameuse sélection : une vingtaine d'oeuvres récentes, dont sept grands tableaux, couvrant les deux dernières années, et quelques oeuvres anciennes qui servent de points de repères dans une phénoménale production.

Dent de l'oeil fait quatre mètres de long : devant la dominante orange, on pense à un incendie, un bûcher, une crucifixion. Hurtubise utilise un carton goudronné, le coaltar, qu'il découpe et colle dans sa peinture, apposant ainsi une structure rigide qui répète celle, liquide, de la couleur. Cette « intrusion » lui a permis de couvrir plus entièrement sa surface que dans sa dernière exposition où la forme dédoublée semblait flotter sur le fond. Ici, le collage opère une nouvelle distance dans l'oeuvre, puisque c'est la fluidité colorée qui devient fond. La forme découpée vient affirmer une planité sur les couleurs qui pénètrent littéralement les unes dans les autres dans le processus de fabrication.

Hurtubise peint, pourrait-on dire, par embrassements. Il presse les surfaces les unes sur les autres : ce que nous voyons se situe sur une marge extrêmement mince entre la construction et l'accident, l'acte réfléchi et l'instinctuel, tous deux s'exprimant avec la même violence expressive.

Il faut voir les *Rolling Stone*, petites acryliques peintes sur les pages de livres trouvés qu'Hurtubise charcutait pour faire le contour de son motif : autour du masque papillonnet des taches de couleur d'une délicatesse inattendue.



Dent de l'oeil, de Jacques Hurtubise, acrylique et collage sur toile, 1989.



No 216-4, de Suzelle Levasseur. Huile et acrylique sur papier, 1988.

ACHETONS PEINTURES ET SCULPTURES DE QUALITÉ

Mar. au ven. 10h00 - 17h30 sam. 10h00 - 17h00

GALERIE DOMINION

1438 ouest, rue Sherbrooke 845-7171 et 845-7833

GALERIE DE VENTE ET LOCATION

Musée des Beaux-Arts
de Montréal

riopelle

Jean-Paul Riopelle 1967-1968
du 14 février au 18 mars

1434 rue Sherbrooke ouest, 3e étage
Entrée libre, mardi au dimanche 11hres à 16hres

FRANCINE GRAVEL



OEUVRES
RÉCENTES

du 11 au 18
février 1990

Vernissage dimanche le 11 février à 13 h.

L'artiste sera présente

Maison d'Art St-Laurent

742 boul. Décarie, Ville St-Laurent Tél.: (514) 744-6683 Fax: (514) 747-1137

DANIÈLE ROCHON PEINTURES

DU 2 AU 26 FÉVRIER 1990

Vorpall
Gallery

411, WEST BROADWAY
NEW YORK, NY 10012

A VOIR

BIJOUX CONTEMPORAINS

de la République fédérale d'Allemagne
en collaboration avec le

GOETHE-
INSTITUT

DE MONTRÉAL

jusqu'au 18 mars 1990

Café-boutique



CHÂTEAU
DUFRESNE

MUSÉE DES ARTS DÉCORATIFS
DE MONTRÉAL

Mercredi à dimanche
de 11h à 17h

Entrée par le boulevard Pie IX
ou 2929, avenue Jeanne d'Arc
(514) 259-2575

LA GALERIE D'ART LAVALIN • MONTRÉAL

Biennale du dessin, de l'estampe et du papier du Québec

Du 19 janvier au 18 mars 1990

Entrée libre du mardi au dimanche de 12 h à 18 h
au 1100, boul. René-Lévesque Ouest à Montréal.

GALERIE D'ART

BERNARD GAMOY

géographie / destinée

PEINTURES RÉCENTES

jusqu'au 8 mars

Lun. au Jeu. 9h à 21h. Ven. 9h à 15h. Dim. 10h à 17h. Tél.: 739-2301

5170 Chemin de la Côte Ste-Catherine, Montréal, Québec, H3W 1M7.

CENTRE SAIDYE BRONFMAN

◆ Rivage

traité cette matière, on dirait qu'on a mis la terre sous nos pieds et qu'il en sort des milliers d'appels au secours. Nous sommes la détresse du monde, écoutez-nous !

« Il faudrait en entendant ces appels prendre la résolution de changer le monde. Que faire pour cela ? Les créateurs mettent en forme ces appels. Nous, interprètes, nous efforçons de la véhiculer, de conscientiser, avec nos moyens. *Rivage à l'abandon* traite de tout ça, en s'appuyant sur la grande fable de Médée dont les accents d'exil et de dérive, d'enfants sacrifiés, de trahison, de mort, ne cessent au fond de se répéter. »

L'action se répartit donc sur trois tableaux et trois personnages de femmes auxquels s'ajoutent de nombreux figurants. Vêtue d'un costume d'homme, Pauline Vaillancourt, qui anime par la parole et le chant tout ce qui se crée dans l'espace scénique, est le témoin actuel, Marthe Turgeon est le mythe et Pauline Julien le futur.

« Présents comme une extension du spectacle », trois musiciens, le pianiste Jacques Drouin, le violoncelliste Claude Lamothe et le violoniste Philippe Donovan accompagnent Pauline Vaillancourt en interprétant la musique originale d'Alain Thibault. S'ajoute également parfois l'intervention d'une bande électronique.

« Je suis heureuse, dit Pauline Vaillancourt de participer à cette création mondiale de la musique en



Martine Deslauriers et Jean-Marc Corbell préparent *Rivage à l'abandon*.

PHOTO JACQUES GRENIER

interprétant, avec mes compagnes, cette oeuvre où la fable sourd du

quotidien, où les personnages expriment, en appelant au secours, le rêve

de l'égalité comme avenir de l'homme. »

◆ Piccoli

« Quand je vois les tours à bureau, à Montréal ou ailleurs et que je vois tous ces gens qui travaillent dedans, je me dis que leur vie est terrible. Être dans un bureau, ça ne fait pas voyager beaucoup. Regarder la télévision non plus. Reste que mon travail à moi c'est du travail aussi. Il faut se lever tôt, avoir de la discipline, de l'organisation et les nerfs solides. Il faut aussi se réserver une part de vie privée indispensable et une fois qu'on a quitté le travail, oublier qu'on est acteur, sinon ça devient une maladie. Moi je tiens trop à ma santé pour cela. »

Devant ce monument du cinéma français, qui a joué dans quelques 109 films et tourné avec tous les grands réalisateurs fréquentables de la profession, on en vient à ne plus savoir quelle piste emprunter. On ne peut pas sérieusement lui demander quel est son film préféré, ni quel personnage il a pris le plus de plaisir à jouer. Il y en a trop et il risquerait de ne plus se rappeler d'autant que la nostalgie n'est pas sa tasse de thé. Il ne reste donc plus qu'à parler des autres, c'est-à-dire des metteurs en scène avec lesquels il a travaillé. N'est-ce pas lui qui un jour a déjà déclaré qu'en acceptant un rôle au cinéma, il cherchait avant tout à saisir la motivation profonde du metteur en scène et à déboucher son secret. La question donc s'impose : Milou ressemblerait-il davantage à Louis Malle qu'à Michel Piccoli ?

« C'est tout à fait cela, avoue Piccoli. Louis Malle vient d'une grande famille bourgeoise, il a beaucoup voyagé, dans sa tête comme dans le monde, et je crois qu'il souhaiterait bien un jour devenir Milou. En fait j'ai joué Louis Malle avant la lettre. Quant à moi, je ne saurais dire si Milou c'est moi. J'ai joué tellement de personnages différents, des personnages troubles, très ambigus, j'adore cela. Est-ce que je suis trouble et ambigu ? Sûrement, auquel cas, je peux m'amuser aussi à être Milou. »

Mais encore, Michel Piccoli n'existe-t-il que dans la mesure où il interprète l'autre mieux que lui-même ?

« C'est un peu cela. Pour moi la direction d'acteurs c'est avant tout de comprendre pourquoi dans l'espace et dans le temps, on est amené à représenter un personnage. Dans les films d'auteurs, j'ai souvent joué le metteur en scène plutôt que le personnage qu'on m'avait donné à jouer. Mon raisonnement c'est qu'un metteur en scène écrit ou fait écrire un personnage qui secrètement lui ressemble, sauf peut-être dans le cas de Rambo encore qu'il n'ait pas certain que le metteur en scène de Rambo n'ait pas envie d'être Rambo. À par-

tir de ce moment-là, il suffit de s'inspirer de celui qu'on a en face de soi. »

La direction d'acteurs pour Piccoli ce n'est pas de dire à un acteur : va à droite, va à gauche, pleure un peu ou tais-toi. C'est de savoir jusqu'à quelle limite on peut aller dans un délire de création, dit-il. Dans *Milou en mai*, ce délire le porte loin dans la finesse et la subtilité.

Milou tel que joué par Piccoli, flotte béatement au-dessus des êtres et des situations comme s'il était ailleurs, peut-être là-haut avec sa mère, peut-être là-bas à Paris avec les jeunes qui veulent mettre l'imagination au pouvoir. Mais quand Piccoli en parle, c'est toujours à Louis Malle qu'il donne le crédit.

« Pour Louis, mai 68 a été un tournant doublement magique. Il revenait d'un séjour de six mois en Inde et il a vécu une sorte de bouleversement dans sa tête. Et finalement à l'époque s'il n'allait pas rester en Asie tellement l'Inde est un pays de magie extravagante. Et puis voilà qu'il retombe dans un autre pays qui lui annonce une nouvelle magie. Il est parti tête baissée dans Mai 68. »

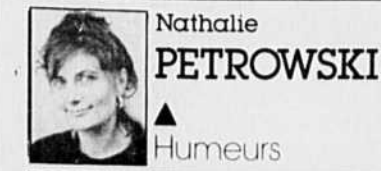
« Vingt ans ont passé et avec le recul du temps, Louis a voulu faire un film pour dire à quel point mai 68 était une petite flamme magnifique, une utopie qui n'a pas duré. On peut critiquer ce film mais sa qualité première c'est d'avoir plusieurs tiroirs. On y parle de la mort de la mère mais aussi de la mort d'une utopie, probablement les deux morts les plus terrifiantes. »

Nous parlons depuis une bonne demi-heure et je me rends compte que la conversation dévie constamment, que nous tournons autour du pot sans jamais nous y attaquer. Et Michel Piccoli lui ? A-t-il des connu des morts terrifiantes ? A-t-il même connu autre chose que des plateaux de cinéma, que le travail acharné à coup de cinq ou six films par année, sans compter le théâtre où il joue régulièrement ? Par-dessus tout, Michel Piccoli a-t-il un vieux rêve, une vieille utopie cachée quelquepart au fond d'un tiroir ?

« Je voudrais bien réaliser un film, répond-il. J'en parle depuis longtemps mais je n'ai pas encore trouvé le temps, l'énergie ni même le sujet qui me talonnerait au ventre pour le faire. Évidemment il ne faut pas que j'attende trop longtemps parce que les années passent. Il faudrait que je me mette à une table et que je travaille sérieusement. À un moment j'ai voulu faire de la production. Ma maison de production a fait faillite. C'est un beau métier que celui de producteur mais j'aurais dû faire de la mise en scène, j'aurais perdu moins d'argent et d'illusions aussi. À vrai dire j'ai raté ma vie, j'aurais dû être horticulteur. J'aurais été magnifique. »

Il me semble le voir dans son jardin, séduire toutes les fleurs en leur jouant la comédie. Sa collection de fleurs serait aussi abondante que sa collection de films. L'horticulture s'en porterait mieux, quant au cinéma français, il aurait été privé d'un grand séducteur doublé d'un redoutable cabotin.

Un Soo la nuit...



Nathalie PETROWSKI
▲ Humeurs

JE NE SUIS jamais allée à Soo-Ste-Marie et je commence à me dire que ce rendez-vous manqué est un trouble dans ma culture. Il faut dire que jusqu'à tout récemment je n'avais aucune raison valable d'y aller d'autant plus que j'étais persuadée que Soo était aux États-Unis et qu'on y faisait pousser de la soie dentaire l'hiver.

Je sais maintenant que mes informations étaient erronées et que la soie dentaire a toujours refusé d'y pousser. Je sais aussi que pour ontarienne qu'elle soit, Soo est aussi un peu beaucoup yankee ne serait-ce qu'à cause de cette gênante jumelle qui lui tend le bras de l'autre côté de la frontière et la menace à tout bout de champ de la réduire en triste bouillie culturelle.

Toujours est-il que même si je n'ai jamais mis les pieds à Soo, je sais maintenant qu'on y parle unilatéralement anglais ou du moins qu'on souhaite ardemment y parler. Personnellement, on pourrait y parler unilatéralement chinois que cela ne m'empêcherait pas de dormir la nuit, mais la guerre étant officiellement déclarée, je dois redoubler de prudence au cas où la ville de Sherbrooke déciderait de me poursuivre.

Si j'ai bien compris l'histoire, Soo a donné le ton et lancé la première pierre. Grâce à elle, il existe maintenant au Canada trois modèles linguistiques disponibles sur le marché. Une ville peut maintenant se déclarer unilingue anglaise pour peu que ses habitants en aient marre de se casser les dents à essayer de parler français. Une ville canadienne peut également se déclarer unilingue française selon qu'il y a assez de « pepsis » et de « pea soups » qui ne veulent plus se l'entendre dire. Et finalement une ville peut se déclarer bilingue cette fois, bilingue, c'est-à-dire ni anglaise, ni française mais un peu des deux, donc mélangée et terriblement schizo-phrène. Et bien que je sois couramment bilingue donc forcément schizo-phrène, je ne puis nier que le bilinguisme me tombe sur les nerfs. Je vis mon bilinguisme comme d'autres vivent leur alcoolisme en sachant que je suis foncièrement malade mais que moyennant un peu de bonne volonté, je peux me contrôler.

De fait, le bilinguisme je le ressens de diverses manières selon le lieu où il se pratique. Au Québec par exemple, le bilinguisme m'endort surtout quand un honorable ministre d'un honorable ministère me convoque à une conférence de presse et prend trois fois plus de temps que nécessaire pour répondre aux questions dans les deux langues même s'il n'y a qu'un représentant de la deuxième langue dans la salle et que ce dernier est parfaitement bilingue. Le bilinguisme à Calgary par contre me fait l'effet contraire. Le spectacle de tous ces unilingues anglais qui rament comme des forcenés pour se fendre de quelques mots de français,

me remplit de jubilation. Mais je m'éloigne de Soo...

Je ne suis donc jamais allée à Soo mais j'en connais qui n'en sont jamais revenus. Ce sont eux qui m'ont appris deux ou trois choses sur Soo, la première étant qu'il n'y a pas grand chose à faire la nuit sinon traverser la frontière. Il paraît d'ailleurs que le week-end toute la population de Soo Ontario disparaît à Soo Michigan pour mieux y parler l'anglais et pour y boire de la Miller d'importation étrangère.

Il paraît qu'un certain Étienne Brûlé, né à Champigny sur Marne et parlant unilatéralement français, fut le tout premier visiteur de Soo aux alentours de 1622. Imaginez le pauvre s'il devait revenir aujourd'hui et ne pas trouver la moindre pancarte lui indiquant en français le chemin des bécoses !

Il paraît finalement que Soo ne s'est pas toujours appelée Ste-Marie. Sur une carte de Champlain datant de 1632, on retrouve le nom de Saull de Gaston pour cette curieuse zone grise qui devait prendre le joli sobriquet de Soo. Ce sont évidemment les Jésuites qui ont troqué le nom de Gaston pour celui de la Vierge Marie probablement parce que Gaston ne figurait pas dans le calendrier des saints martyrs. À partir du 18^e siècle les choses se gâtent à Soo avec l'arrivée d'un dénommé Charles Ermatinger qui y bâtit la plus grosse cabane de pierre à l'ouest de Toronto. Les Américains se mêlent de l'affaire et au tournant du siècle, la zone de repos d'Étienne Brûlé devient une zone industrielle polluée. Un certain Francis Clergue y ouvre la Algoma Steel avant de faire faillite et d'être sauvé in extremis par le gouvernement ontarien toujours prêt à sauter sur une mauvaise affaire. Tout cela nous amène à février 1990 et à la déclaration d'indépendance de Soo pour des raisons qui demeurent obscures mais dont on sait qu'elles sont une sorte de pied de nez aux francophones hors Québec et à leur passion pour les traductions simultanées.

Et à vrai dire même si je ne suis pas d'accord, je comprends les habitants de Soo de vouloir reprendre possession du territoire. Depuis le temps qu'on leur casse les pieds avec Étienne Brûlé, ils ont bien le droit d'enlever revolver leurs manuels d'histoire et de prendre leur pied en anglais. Là n'est pas la question.

La question, la vraie, c'est de savoir pourquoi ils n'en profitent pas pour se séparer définitivement en se déclarant unilatéralement américains. Après tout Soo est aussi canadienne que moi je suis italienne. On ne vit pas impunément des siècles à côté de sa jumelle sans finir par se prendre pour elle. Et Soo qui a lancé la première pierre pourrait faire d'une pierre deux coups. C'est tout le Canada anglais qui devrait se déclarer unilatéralement américain avec elle en laissant au Québec le loisir de devenir un Canada unilatéralement français.

Quant au bilinguisme, on n'en entendrait plus jamais parler. Il va sans dire que le soulagement serait d'autant plus grand que deux langues valent peut-être mieux qu'une, sauf lorsqu'il s'agit de se taire.

proposer une version cinématographique de *L'Annonce*. Il y a déjà 30 ans que ce projet vivote, s'emballa, s'arrêta faute de fonds, etc. Le peintre Tal-Coat, avant sa mort en 89, avait eu le temps de dessiner les costumes du film. Messiaen avait été approché pour la musique, mais l'accord n'a pas été possible.

Les deux-tiers du film seront en bobine lorsque la scène de la caverne de Violaine sera tournée à Oka ces jours-ci. Grâce au producteur canadien (Pax Films) le film va finalement se compléter.

Un premier film à 82 ans. Avec un monument comme *L'Annonce* ! Alain Cuny rappelle que Claudel, dans ses notes sur *L'Annonce*, disait que le 15^e siècle français (où se situe sa pièce) doit être pour nous ce qu'était l'Antiquité grecque pour le paysan du Moyen-Âge, « c'est-à-dire rien du tout !, dit Cuny avec un regard de magicien, c'est-à-dire qu'on a toutes les libertés ! »

Avec des non-acteurs, choisis dans la rue ou par auditions, il fera un film bressonnien où, comme chez Shakespeare ou Claudel, la scène c'est l'univers.

Son expérience derrière la caméra ? Il a, à l'époque, travaillé comme assistant avec deux cinéastes, Renoir (pour *Le Carrosse d'or*) et Antonioni. Il avait connu ce dernier lors du tournage des *Visiteurs du soir* sous l'Occupation. Les Allemands dépêchèrent un observateur sur les tournages, et l'équipe de Carné vit arriver sur le plateau un jeune Italien qui, très vite, ferma les yeux sur tout en toute complicité. C'était Michelangelo Antonioni. « Maintenant, on est des frères », dit Alain Cuny.

Son film sortira à l'automne 90. Il promet de revenir à Montréal, et d'y donner, si on l'invite, une soirée de lectures dans un théâtre. L'entendre dire Claudel relèvera alors du sublime.

◆ Cuny

un protégé à qui il réservait le rôle de Hury. J'ai donc pris Craon, mais c'était mon vœu. J'avais déjà lu *L'Annonce*, avant de penser être comédien, et les traits de caractère de Pierre de Craon m'avaient fait me reconnaître en lui.

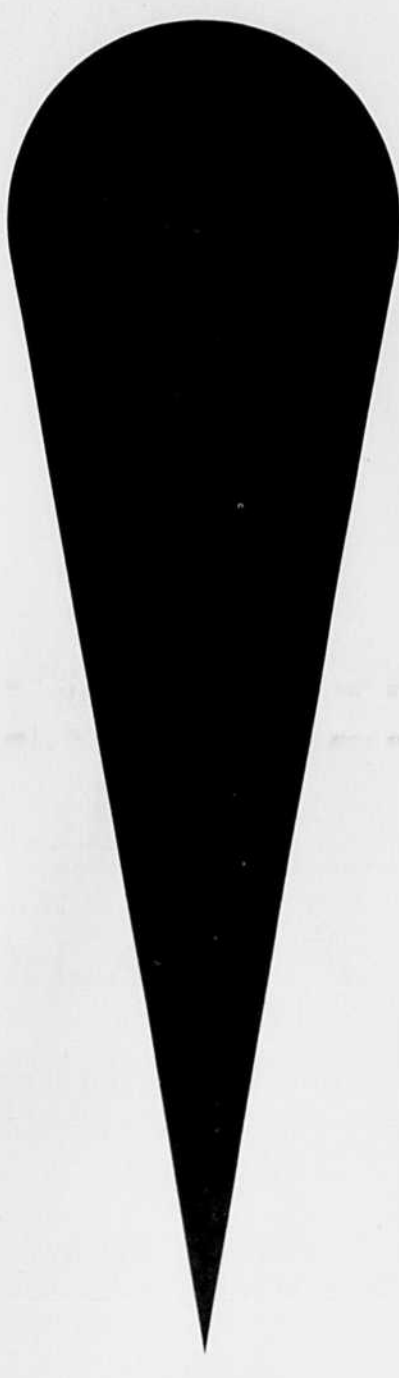
De Claudel, dont il deviendra le grand interprète, Alain Cuny créera le rôle de Coeuvre (contraction de cœur et oeuvre) dans *La Ville* que Jean Viluy met en scène à Avignon et à Chaillot en 1955, et il créera également le rôle de Simon Agnel dans *Tête d'Or* en 1959 à l'Odéon dirigé par Jean-Louis Barrault. Ce rôle demeure dans la mémoire des spectateurs de l'Odéon de Barrault un sommet de l'art d'interprétation. Terzief incarnait Tête d'Or.

Il a longtemps fait le pied de grue devant la demeure de Claudel, le jeune Cuny. (« vous avez bien fait de ne pas cogner, je ne vous aurais pas reçu », lui a dit Claudel plus tard), avant de le connaître, d'échanger avec lui et même, me soulignait-il, de l'accompagner lorsqu'il quittait sa demeure pour aller voir sa maîtresse, celle qui dans son oeuvre sera Ysé du *Partage de Midi*.

Son Claudel préféré ? Difficile à déterminer : « c'est à chaque fois un tel geyser de souffrance qu'on ne sait plus où est la plus haute ou la plus violente parole ».

« C'est peut-être *Tête d'Or*, poursuit-il, une pièce qui était réputée injouable avant sa création par Barrault. Maeterlinck, à qui Claudel avait envoyé le texte, disait que ce texte était fait de coups de marteaux qu'on recevait sur la tête. Il lui avait dit dans une lettre que si, dans six mois, il n'était pas interné, il serait le plus grand poète de son temps ».

Claudélien, il était normal que le comité Claudel (la succession, les amis) pense à Cuny au moment de



Messages, Homme-oiseau, Sur la piste des trappeurs, Être aux anges, Québec sur glace, sports et divertissements: autant d'événements, autant de regards passionnés jetés sur l'être humain d'ici et d'ailleurs. Incontournable comme la vie...

Q UÉBEC SUR GLACE, SPORTS ET DIVERTISSEMENTS H OMME-OISEAU

L'hiver... la glace... la multiplicité et la variété des jeux et des amusements imaginés par l'homme, pour l'homme. Une exposition qui nous rappelle les plaisirs de la glace. La glace à affronter, pour se déplacer, pour glisser et pour s'amuser. L'exposition « Québec sur glace, sports et divertissements », pour ceux qui n'ont pas froid aux yeux au Musée de la civilisation, jusqu'au 17 février 1991.

En compagnie d'Icare, Léonard de Vinci, les frères Wright et leurs copains, venez suivre l'histoire de l'Homme-oiseau et partager son goût du risque, de l'infini, du défi.

CITF-FM LESOLEIL

MUSÉE DE LA CIVILISATION
85, rue Dalhousie, Québec
En collaboration avec LE DEVOIR

Le Musée de la civilisation est une corporation d'État subventionnée par le ministère des Affaires culturelles du Québec.

"EXPOSITIONS" hiver-printemps 1990



VERNISSAGE, 14 FÉVRIER 17h00
• PEINTRES • SCULPTEURS •
• GRAVEURS • CÉRAMISTES •
• ICÔNOGRAPHE •
• DINANDIER • JOAILLIERS •
ALONZO
Galerie-Boutique d'Art
219 rue Prince-Arthur est
987 • 1265
Mercredi • dimanche • 15 hrs • 22 hrs

association culturelle
T.X. RENAUD
CONFÉRENCES
Auditorium St-Albert Le Grand
Les Dominicains
2715, Chemin de la Côte Ste-Catherine
Montréal, Qc
Le dimanche à 13h00
11 février: « QUI ÉTAIT GEORGES BIZET? » par: CLAIRE VILLENEUVE (musique et diapositives)
Les mercredis à 20h00
14 février: « POUR REGARDER ET ANALYSER UNE OEUVRE D'ART » par: SUZEL PERROTTE (diapositives)
21 février: « PELLAN » par: MONIQUE GAUTHIER (diapositives)
Prix d'entrée: 6,00 \$
ABONNÉ(E) ET ÉTUDIANT(E): 3,00 \$